

*Vers une architecture
rabat-joie*

2024, Joanne Robert-Nicoud

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution
(CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>)

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

Joanne Robert-Nicoud
Énoncé théorique de Master
École Polytechnique Fédérale de Lausanne

Sous la direction de Prof. Yves Pedrazzini
Directeur Pédagogique : Prof. Dieter Dietz
Maître EPFL : Ruben Alberto Valdez Juarez

Vers une architecture rabat-joie fait référence au texte de Sara Ahmed, initialement publié en anglais sous le titre de *Feminist Killjoys (And Other Willful Subjects)*¹ dont Anne-Laure Amilhat Szary exprime brillamment les intentions.

“Le féminisme « rabat-joie » est un terme ironique. Il part d'un refus, celui de faire comme si tout allait bien quand c'est le contraire. Il refuse que le côté « raisonnable » du quotidien puisse brider une prise de position. Il va même jusqu'à s'opposer à la quête de bonheur généralisé, en montrant à quel point cet horizon est miné par les normes du patriarcat.

Ce type de féminisme est donc une prise de risque puisque, comme le dit son inventrice, la chercheuse Sara Ahmed, «quand tu exposes le problème, c'est toi qui poses problème» ! L'obstination avec laquelle les féministes expriment leurs revendications a conduit à les qualifier de « rabat-joie », un terme péjoratif tentant de disqualifier leurs propos et leurs actions. Retourner le stigmate... et se revendiquer comme « féministe rabat-joie », c'est donc vouloir affirmer en tout temps et en tout lieu à la fois audace et résistance. ”²

1. Sara Ahmed, « *Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés)* », Cahiers du Genre 53, n°2 (2012): 77-98.
2. Anne-Laure Amilhat Szary, « *Féminisme "rabat-joie"* », Abécédaire des savoirs critiques, Mediapart, 13 mars 2022.

TABLE DES MATIÈRES

STANDPOINT	8
L'HORREUR DOMESTIQUE	16
PRODUIRE UN MODÈLE	18
REPRODUIRE UN MODÈLE	52
VERS UNE AUTRE DOMESTICITÉ	90
FAIRE FAMILLE AUTREMENT	94
HABITER AUTREMENT	108
RENOUVELER LA VILLE DE L'INTÉRIEUR	124

STANDPOINT

La société d'aujourd'hui se trouve en tension entre deux forces opposées ; le monde actuel de la culture contemporaine et le monde d'une autre époque, figé dans l'environnement construit. La plupart du temps, nous réinterprétons ce qui ne trouve plus de pertinence dans sa forme originale. Cependant, nous persistons à utiliser les structures existantes de la même manière sans réellement les remettre en question. Nous continuons d'ériger de nouvelles structures en (re)produisant les mêmes codes, bien que nous ayons peut-être perdu de vue, les raisons pour lesquelles elles ont été initialement conçues.

L'espace dans lequel nous vivons résulte d'un modèle social propre à une époque donnée. Tandis que l'architecture, par sa pérennité, perdure dans le temps, la société évolue à un rythme effréné créant ainsi un décalage entre les pratiques et leur spatialité. Le logement en tant que manifestation par excellence des modes de vie, revêt une importance primordiale et demeure un enjeu politique majeur, étant à la fois lieu de régression et moteur de changement.

Pourquoi le logement est une question féministe ?

Le logement est un droit, un besoin fondamental, une sphère complexe aux multiples dimensions essentielles à la vie. Le logement est un bien ; une sécurité matérielle, un toit, un abri. Le logement donne accès à un statut social ; propriétaire, locataire, sans domicile.

Le logement est un espace ; où l'on dort, où l'on se nourrit, où l'on se lave, où l'on se divertit, où l'on prend soin. Le logement est un espace ; où l'on fait société, où l'on relationne, où l'on grandit, où l'on se ressource, où l'on apprend. Le logement est l'espace ; de l'intime, du couple, de la famille, des ami·es.

Le logement est un espace de travail ; où l'on effectue le travail reproductif, les tâches domestiques, le soin, le care. Le logement est un espace ; de violence, psychologiques, physiques, d'inégalités, de discriminations, d'oppression.

Le logement est donc un espace de pouvoir, voilà pourquoi il est politique et doit être féministe.

Il est intéressant de constater que nous désignons l'espace de l'habitation comme l'espace *domestique*, en accordant rarement une réflexion plus approfondie à la véritable portée et signification de la notion de *domesticité*.

Comme l'explique Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici dans *Family Horror*, le mot *domestic* vient du terme latin *domus*, dont la racine grecque *demo* signifie *to build* et la racine latine désigne la *maison*. Bien que l'origine de ce terme puisse sembler neutre à première vue, la même racine a également donné naissance à des mots désignant un contrôle potentiellement violent, en premier lieu *dominus*, 'le chef de la maison', et ses différentes déclinaisons : dominer, domination, dominante, dominion.

“Par essence, la sphère domestique renvoie à un ensemble de relations de pouvoir qui constituent une hiérarchie spécifique. Dans un espace domestique, il y a toujours un *paterfamilias*, un propriétaire ou un bailleur. L'espace domestique est donc organisé autour d'un vecteur de commandement qui implique une relation subalterne au pouvoir.”¹

1. Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « *Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space* », *Log*, no 38 (2016). p.113. Traduit par l'auteure.

L'établissement de cette relation subalterne est intrinsèquement lié au concept même de *famille*. Ce terme provient du latin *familia*, décrivant un groupe composé d'esclaves et de membres de la famille sous la direction d'un *paterfamilias*, lui-même défini comme "chef de famille exerçant une autorité absolue sur tous ses membres".²

Dans ce sens, la famille ne se résume donc pas à une simple entité biologique ou affective, mais constitue une construction sociale, économique et juridique visant à garantir à la fois la reproduction de la population et l'ordre général de la société. "Nous pourrions aller jusqu'à dire que notre compréhension occidentale contemporaine de la famille a été établie par le droit romain, qui portait principalement sur le *paterfamilias* et sa relation avec ses subordonnés et ses biens. La maison était comprise non seulement comme un espace de reproduction, mais aussi comme l'incarnation idéologique de la famille en tant que domaine, une institution globale dirigée par le *paterfamilias* comme un roi dirigerait un État".³

Par conséquent, l'origine de la notion de domesticité dévoile la fonction de l'espace domestique comme étant bien plus qu'un lieu d'habitation, d'intimité ou de refuge affectif. Il devient également un dispositif symbolique, régit par des dynamiques de pouvoir à travers une structure familiale.

Au sein d'une société capitaliste et patriarcale, il semble nécessaire de porter un regard critique sur l'architecture à travers la loupe féministe. Cette dernière, loin d'être neutre, contribue activement à renforcer les systèmes de domination, exerçant un pouvoir coercitif sur certaines dynamiques sociales.

L'idée de cet énoncé est d'examiner l'espace domestique en tant qu'espace d'oppression, en considérant l'architecture non seulement comme une structure spatiale mais aussi comme structure sociale. Il vise à décortiquer la manière dont les idéologies capitalistes, patriarcales ou encore hétéronormatives⁴ sont incorporées dans la conception même de l'espace.

Comment l'architecture oeuvre-t-elle en faveur d'une certaine conception du foyer, de la famille et du genre? Comment la réflexion féministe peut-elle inspirer des changements concrets dans la pratique architecturale? En quoi l'architecture peut-elle être un outil de subversion des normes établies au sein de l'espace domestique?

Pour répondre à ces questions, l'énoncé se formule en deux parties. Dans un premier temps, il fera l'état des lieux d'une *horreur domestique* en analysant ses origines et les mécanismes qui la sous-tendent. Puis, il tentera d'esquisser les contours d'une *autre domesticité* et ces possibilités de transgression des normes établies.

2. « *Paterfamilias* | Etymology of *Paterfamilias* by Etymonline », consulté le 3 novembre 2023.
3. Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « *Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space* », *Log*, no 38 (2016). p.113. Traduit par l'auteure.
4. L'"hétéronormativité" renvoie à l'affirmation d'idéologies normatives en matière de sexes, de genres, d'orientations sexuelles et de rôles sociaux. Il désigne un modèle hégémonique des relations de genre qui soutient la complémentarité asymétrique des sexes, la primauté de l'hétérosexualité comme seule expression normale et naturelle de sexualité et qui essentialise les catégories de "masculin" et "féminin" en supposant une concordance nécessaire entre genre.

Finalement, ce travail se concentre particulièrement sur les rôles de genre dans l'environnement bâti. Dans une perspective féministe et intersectionnelle, le genre ne peut pas être considéré en dehors de son contexte plus global où les différents systèmes d'oppression interagissent et se renforcent mutuellement. C'est pourquoi il ne peut être dissocié de la classe et de la race, soulignant donc la nécessité de reconnaître la pluralité des discriminations.

Dans ce travail, l'utilisation du terme *genre* est intentionnel car il correspond à la construction social qui s'opère autour des sexes. Contrairement au terme *sexe*, celui-ci fait référence à une notion d'ordre biologique et ne désigne pas la (re)production des rôles sociaux qui lui sont associés. Ainsi, la notion de *genre* englobe l'ensemble des représentations culturelles découlant des rapports sexuels.

En tant que une femme⁵ blanche, cisgenre, hétérosexuelle, valide, ayant effectué mes études en Suisse sans rencontrer de difficultés d'accès ni financière, il est essentiel de souligner l'importance de mes privilèges dans mon parcours et mon accès à la parole au sein d'une institution supérieure.

5. Dans cette travail, le terme "femme" comprend toutes les personnes s'identifiant au genre féminin.

L'HORREUR DOMESTIQUE

Pour saisir les raisons et les mécanismes par lesquels la production contemporaine et occidentale du logement perpétue une spatialité héritée de modèles dont les fondements se sont basés sur des structures de pouvoir oppressives, il est essentiel de remonter à leur origine et comprendre comment leurs conditions sociales et matérielles se sont mises en place.

Cette exploration nous amène à examiner en profondeur les fondements historiques qui sous-tendent la configuration actuelle de la sphère domestique sur le plan architectural d'une part, et leur lien avec l'évolution des structures familiales d'une autre part. Comprendre la genèse de ces schémas spatiaux et sociaux est essentiel pour déconstruire et réexaminer les normes hétéropatriarcales établies, qui ont imprégné toutes les structures fondamentales de l'organisation de notre société.

C'est donc à travers cette exploration historique et analytique que nous pouvons espérer dévoiler les liens entre le passé et le présent, jetant ainsi les bases nécessaires à une réflexion critique sur la manière dont nous concevons et vivons nos espaces.

DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL ET SÉPARATION DES SPHÈRES DE PRODUCTION ET REPRODUCTION

Afin de porter un regard critique sur l'espace domestique, il est nécessaire d'aborder la question du travail reproductif, son histoire et son évolution, et comment a-t-il servi d'instrument dans l'établissement de l'idéologie patriarcale de la famille nucléaire par l'assignation de la femme à la sphère domestique.

Pour cela, il faut remonter à l'origine de la division sexuelle du travail et la séparation entre sphère de production et reproduction comme organisation générale de la société.

La rupture entre sphère de production et reproduction marque un tournant significatif dans la structure globale de société, une division qui coïncide avec l'avènement du capitalisme et l'essor de la ville industrielle à la fin de l'ère médiévale. Cette période de transition, caractérisée par le passage du féodalisme au capitalisme, provoque une crise d'accumulation du capital, un phénomène que Karl Marx analyse à travers le concept "d'accumulation primitive" dans le *Capital* pour décrire la restructuration économique et sociale initiée par la classe dominante, privant toute une classe de ses propres moyens de production par une violence institutionnalisée.

Selon lui, ce concept se matérialise à travers deux éléments principaux: l'expropriation des terres des paysans d'une part, et la création d'un travailleur soi-disant "libre" et indépendant d'autre part.¹

1. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Éditions Senonevero et Entremonde (Marseille/Genève-Paris, 2014). p.102-103

En effet, la violence de la domestication à grande échelle commença avec la disparition des communs au profit de la privatisation des ressources où celles-ci étaient dorénavant libres “de fonctionner comme moyen d’accumulation et d’exploitation, et non plus comme moyen de subsistance.”²

Ce processus orchestré par les classes dominantes a été à l’encontre de la volonté des individus et des communautés, menaçant ainsi leur capacité de survie, et entraînant le déplacement des personnes dépossédées vers les centres urbains où elles n’auraient que leur propre force de travail à vendre. C’est donc avec la disparition de l’économie de subsistance que l’unité entre production et reproduction présente dans l’Europe précapitaliste prit fin au profit d’une séparation claire entre celle-ci. Ainsi, les activités dite ‘productives’ et ‘reproductives’ adoptèrent peu à peu des “rapports sociaux différents et furent sexuellement différenciés.”³

Silvia Federici et Maria Mies revisitent le discours de Marx en y apportant des nuances fondamentales. En effet, son oeuvre n’aborde pas spécifiquement l’exploitation des femmes et la place indispensable qu’elles occupent dans le système capitaliste, qui inclurait toute la sphère des activités essentielles à la reproduction de notre vie et donc de la reproduction de la force de travail, comme le travail domestique, la sexualité ou encore la procréation.⁴

En raison d’une conception biologique biaisée caractérisée par une relation de domination entre l’être humain (mâle) sur la nature (femelle), le travail sexuel et domestique que les femmes accomplissent n’est pas considéré comme tel. Sous le capitalisme, bien que les femmes contribuent à la création de plus-value, leur travail reproductif n’est pas reconnu à l’inverse du travail productif associé aux hommes.⁵

Cette division découle du mode de production qui valorise uniquement les parties du corps humain utiles comme instruments de travail, devenant extension de la machine. La mutation induite par le capitalisme redéfinit fondamentalement le rapport au corps, le transformant en une machine de travail, un moyen pour favoriser le développement du système.⁶ Ainsi, la reproduction de la force de travail ou le travail domestique, effectuée au sein du foyer, devient invisible, mystifiée et idéalisée comme une aspiration naturelle, définie comme un ‘travail de femme’, également appelé *labor of love*.⁷

La division sexuelle du travail engendra de nouvelles hiérarchies patriarcale qui ont à la fois profondément modifié le statut social des femmes au sein de la société, en formalisant les inégalités de genre mais également au sein des structures familiales, construites sur un modèle hétéronormatif définissant leur position vis-à-vis des hommes.

2. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Éditions Senonevero et Entremonde (Marseille/Genève-Paris, 2014). p.133
3. Ibid. p.131
4. Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal* (Paris: La Fabrique éditions, 2019). p.10-14
5. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*, Third World Books (London, Atlantic Highlands, N.J., USA: Zed Books ; Distributed in the U.S.A. and Canada by Humanities Press, 1986). p.44-47
6. Silvia Federici, *Par-delà les frontières du corps, repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, trad. par Léa Nicolas-Teboul, Éditions Divergences, Hors collection (Paris, s. d.). p.33
7. Notion de Silvia Federici dans *Wages against Houseworks* (1975) dans Silvia Federici, *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*, (Oakland, CA, Brooklyn, NY, London: PM Press ; Common Notions : Autonomedia ; Turnaround [distributor], 2012). p.16

Comme l'ont souligné les théoriciennes féministes comme Silvia Federici et Maria Mies, la dynamique de l'accumulation primitive a commencé à un moment spécifique mais n'a jamais réellement cessé. Dans ce contexte, le rôle de l'architecture est significatif, actrice principale pour fournir le cadre matériel à la mise en place des rapports de pouvoir et surtout leur naturalisation.

“Their share in the production and reproduction of life is usually defined as a function of their biology or ‘nature’. Thus women’s household and child-care work are seen as an extension of their physiology, of the fact that they give birth to children, of the fact that ‘nature’ has provided them with a uterus. All the labour that goes into the production of life, including the labour of giving birth to child, is not seen as the conscious interaction of a human being *with* nature, that is a truly human activity, but rather as an activity *of* nature, which produces plants and animals unconsciously and has no control over this process.”

Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*, Third World Books (London, Atlantic Highlands, N.J., USA: Zed Books ; Distributed in the U.S.A. and Canada by Humanities Press, 1986). p.45

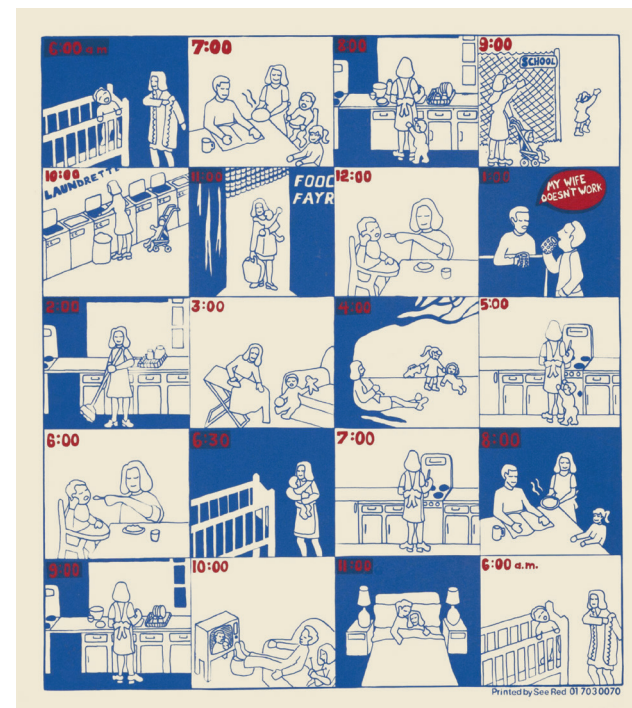


See Red Women's Workshop, *Capitalism also Depends on Domestic Labour*, London, 1975

© Oakland Museum of California 2024

“ Dans le nouveau régime monétaire, seule la production pour le marché était définie comme activité créatrice de valeur, alors que la reproduction du travailleur commençait à être perçue comme étant sans valeur d’un point de vue économique et même cessait d’être prise comme un travail. ”

Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Éditions Senonevero et Entremonde (Marseille/Genève-Paris, 2014). p.131



See Red Women's Workshop, *My Wife Doesn't Work*, London, 1980
© Victoria and Albert Museum

LA FAMILLE BOURGEOISE COMME MODÈLE SOCIAL

Vers la fin du XVIII^e siècle, la révolution industrielle et l'avènement du capitalisme entraîne le développement des villes européennes, y attirant un mélange de populations issues de classes sociales et de flux migratoires diverses. À cette époque, les normes sociales victoriennes établissent une limite claire entre les classes, dont notamment des règles visant à “préserver la pureté des femmes blanches de haut statut”.¹

La vie urbaine est donc perçue comme une menace pour la civilisation des classes dominantes, et particulièrement pour les femmes blanches fortunées qui ne devaient pas être prises pour des ‘femmes publiques’.

Dans ce contexte, les classes bourgeoises fuient l'environnement urbain pour ériger leurs ‘entre-soi’ loin du bruit, de la saleté et de la promiscuité des usines.

Afin de maintenir une certaine distance par rapport à la classe ouvrière en pleine montée des revendications, celles-ci bâtissent des logements à l'image de leur opulence dans de nouveaux quartiers, dénués de toute fonction productive, introduisant ainsi une forme claire de ségrégation sociale et spatiale au sein même de l'espace urbain.²

Leurs structures familiales subissent aussi des transformations. Autrefois plus étendues, la famille bourgeoise évolue en se définissant désormais autour du couple conjugal hétérosexuel et de leurs enfants, à l'intérieur des murs de la sphère privée, où émerge une nouvelle culture de l'intérieur.

1. Leslie Kern, *Ville féministe, notes de terrain*, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.10

2. Ursula Paravicini, « Femmes et architecture domestique : une histoire matérielle de l'habitat » (Lausanne, EPFL, 1988). p.53-59

Ces changements fournissent le cadre matériel propice à l'émergence d'un nouvel espace : l'espace domestique bourgeois.

Comme l'explique la sociologue et psychologue Monique Eleb, jusqu'au début du XVI^e siècle, dans les habitations urbaines, la promiscuité des habitant·es, la polyvalence et la définition peu précises des espaces, témoignent de la difficulté à s'isoler chez soi. Cette tolérance est principalement due à l'absence de notion d'intimité, où pudeur et privacité demeurent des concepts étrangers pour les résident·es qui accordent plus d'importance aux relations de groupe, à la communauté plutôt qu'à l'individu.³ La maisonnée abrite non seulement la famille, mais aussi des locataires, des domestiques ou des employé·es, c'est pourquoi l'intensité de la vie sociale de cette époque ne laisse pas de place au développement d'une "unité affective et sentimentale".⁴

"Non pas que la famille n'existât comme réalité vécue, il serait paradoxal de la contester. Mais elle n'existait pas comme sentiment ou comme valeur".⁵

Au fil du temps, le désir d'être individuellement reconnu et la recherche d'une autonomie vis-à-vis du groupe ont progressivement incité les habitant·es, en particulier dans le milieu aristocratique, "à exiger des lieux de retraite pour pouvoir choisir d'être seul"⁶, influençant ainsi la configuration spatiale de l'habitat.

Cette volonté d'isolement a perduré au sein des familles bourgeoises du XIX^e siècle, dotées des moyens pour vivre dans des conditions privilégiées. Contrairement aux familles aristocratiques, ces dernières vont développer un sentiment familial et accordé une dimension affective aux relations sociales de la famille.

Aux yeux de la classe dominante, particulièrement des hommes bourgeois, l'habitat est vu comme un refuge, un espace d'intimité, où la famille s'y replie pour se développer harmonieusement, par opposition à l'espace public perçu comme hostile et contraignant. Cette conception d'un repli vers l'intérieur est probablement vécue différemment du point de vue des femmes, confinées dans la sphère domestique afin de se consacrer à leur unique rôle de reproductrices.

La femme bourgeoise devient alors la figure idéale de la femme au foyer, dont l'essentiel de ses activités permet "d'assurer le bien-être matériel et affectif des siens. Grâce à son action infatigable, elle contribue à faire du logement familial un espace accueillant et chaleureux où peut éclore et s'épanouir une intimité inconnue jusqu'alors".⁷

Étant donné que les hommes sont alors pourvoyeurs de revenus stables et élevés, cette dernière, privée de tout droit civique et juridique, n'est désormais plus indispensable à la contribution directe de l'accumulation des capitaux familiaux.

3. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », *Dix-Neuf* 25, no 2 (3 avril 2021). p.100
4. Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne: XVIIIe-XXe siècle*, Points. Histoire H47 (Paris: Ed. du Seuil, 1981). p. 254
5. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Points. Histoire H20 (Paris: Ed. du Seuil, 1975). p.309
6. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », *Dix-Neuf* 25, no 2 (3 avril 2021). p.101
7. Ursula Paravicini, « Les deux versants de l'intimité domestique, Rôle des femmes et incidences spatiales du XIX^e au XX^e siècle » dans Monique Eleb et al., « La maison: espaces et intimités: colloque, Paris, novembre 1985 », *In extenso* 9 (Paris: Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986). p.289

Silvia Federici avance que le mari, représentant de l'État au sein du foyer, est responsable d'assujettir "les classes subordonnées", à savoir son épouse et ses enfants. Ce pouvoir, initialement fondé sur la *propriété* dans les classes bourgeoises lui confère une autorité totale sur la famille menant à une conception de la famille comme un micro-état.⁸

Une importance majeure est attribuée au 'rôle maternel' de la femme qui lui confère "un pouvoir, sinon légal, au moins moral"⁹ au sein de la famille et plus largement dans la société.

Sous un discours naturaliste, l'émergence de l'esprit domestique et du sentiment d'intimité au sein du foyer, véhiculé par l'idéologie patriarcale, trouve donc son expression dans la relation de subordination de l'homme sur la femme et la relation que celle-ci entretient avec son enfant. Les femmes, étant considérées comme des objets plutôt que des sujets, se trouvent fortement limitées dans leur capacité d'action. Celles-ci sont considérés comme des objets de *propriétés* d'abord celle du père, puis du mari, leur identité existant uniquement à travers le rôle d'épouse et de mère.

Cependant, bien que la femme bourgeoise soit victime d'un rapport de domination patriarcale, il est essentiel de reconnaître que la classe sociale à laquelle elle appartient, exerce également une oppression violente envers les classes inférieures. À cette époque, des dynamiques de discrimination raciale et sociale, au sein de l'espace domestique, se manifestent aussi à travers la relation entre maîtres et domestiques.

La femme bourgeoise, maîtresse de maison, délègue le travail ménager à de nombreux domestiques spécialisé·es afin de maintenir le foyer, selon les normes hygiénistes et sanitaires imposées à l'époque. Son rôle consiste à superviser et organiser

le travail des autres ainsi qu'à faire respecter l'ordre dans le foyer, se détachant ainsi du travail physique qu'implique les tâches domestiques afin se focaliser sur les liens relationnelles et l'aspect affectif porté au membre de la famille.¹⁰

Ainsi, l'instrumentalisation de la femme en tant que *maîtresse* de la sphère domestique et *mère* dévouée à sa famille, a légitimé la formation de l'unité sentimentale familiale et de l'intimité du foyer, naturalisant ainsi la structure familiale bourgeoise et sa spatialité. Cette instrumentalisation, dictée par les valeurs prédominantes de l'époque, contribue à façonner les inégalités de genre et à asseoir ce modèle de pouvoir au sein des relations familiales.

Cette réalité est toutefois présente dans un contexte spécifique, celui des femmes blanches bourgeoise, éloignées de la sphère publique et du travail salarié. Leurs expériences témoignent d'une ambivalence marquée : victimes du patriarcat restreignant la valeur de son identité et ses droits, elle contribue également aux rapports de domination exacerbés par les distinctions de classe sociale de cette époque. Cette dualité complexe révèle une réalité où, malgré sa propre subordination, elle participe, consciemment ou non, à des relations de pouvoir renforcées par les disparités de classe.

8. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Éditions Senonevero et Entremonde (Marseille/Genève-Paris, 2014). p.174-175

9. Ursula Paravicini, « Les deux versants de l'intimité domestique, Rôle des femmes et incidences spatiales du XIXème au XXème siècle » dans Monique Eleb et al., « La maison: espaces et intimités: colloque, Paris, novembre 1985 », In extenso 9 (Paris: Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986). p.296

10. Ibid. p.292-293

“ Comme tous les champs de la société, la famille est construite sur des normes d'hétérosexualité et de complémentarité des genres qui n'ont rien de naturel ou d'obligatoire. ”

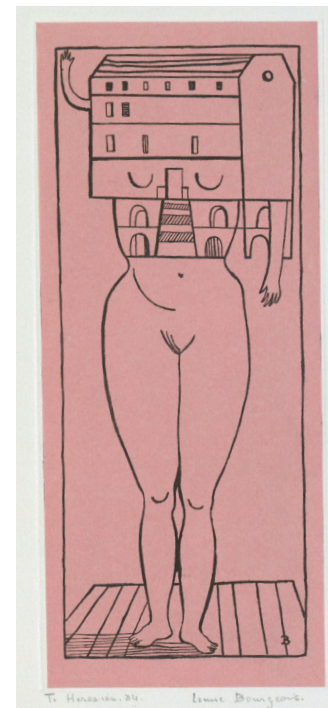
Gabrielle Richard, *Faire famille autrement*, Binge Audio Éditions, La collection sur la table (Paris, 2022). p.19



Louise Bourgeois, *Do Not Abandon Me*, 2000
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

“ Les limites de la maison individuelle étaient également celles de la sphère féminine, et le travail domestique non rémunéré effectué dans cet espace par la ménagère isolée constituait la limite économique de cette même sphère. ‘La place des femmes est à la maison’ et le ‘travail d’une femme n’est jamais terminé’ étaient les définitions habituelles et élémentaires de la sphère féminine. ”

Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023). p.35



Louise Bourgeois, *Femme Maison*, 1984
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

L'HABITAT BOURGEOIS COMME MODÈLE SPATIAL

L'organisation spatiale de l'habitat a évolué au cours des siècles pour finalement s'adapter au mode de vie bourgeois, reflétant physiquement des dynamiques de pouvoir et d'oppression dans l'espace. L'agencement de celui-ci offre une fenêtre d'analyse pour étudier les mœurs de la société, révélatrices de la pensée des individus à une époque donnée.

L'introduction de certains dispositifs spatiaux dans l'habitation a profondément redéfini les interactions entre individus, un processus évoluant depuis le XVII^e siècle, où les espaces étaient encore peu définis pour aboutir à une spécialisation totale de ces derniers au cours du XIX^e siècle. La multiplication des circulations internes avec à l'introduction du couloir et des escaliers de services, ou encore la privatisation de la chambre, autrefois plus publique, ont offert aux architectes la possibilité de répondre aux exigences d'intimité, en hiérarchisant et séparant les flux et les usages dans l'habitation.¹

Dans un souci d'intimité, cette mise à distance spatiale a également été motivée par le rejet croissant des aristocrates envers la présence des domestiques, pourtant indispensables à leur mode de vie, ceux et celles-ci faisant des "intrusions inopinées dans la vie de leurs maîtres."² Les modifications spatiales visaient donc à assurer le service quotidien des maîtres et maîtresses de maison tout en préservant l'intimité des derniers.

Par conséquent, le travail domestique se dissimula alors derrière les portes et les murs, devenant invisible aux regards extérieurs.

1. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », *Dix-Neuf* 25, no 2 (3 avril 2021). p.101

2. Ibid.

L'évolution de l'organisation spatiale dans les habitations aristocratiques engendra une séparation entre les zones privées et publiques à l'intérieur même de l'espace domestique, et marqua une distinction claire entre la sphère des domestiques et celle des maîtres et maîtresses de maison, une dynamique spatiale reprise dans le modèle bourgeois du XIX^e.

En effet, vers la fin du XVIII^e siècle, les plans architecturaux témoignent de plusieurs innovations au sein des maisons bourgeoises notamment due à l'émergence d'espaces dédiés à la "convivialité familiale" et sa socialisation par l'isolement.³ Cette évolution engendre une réorganisation des différents espaces constitutifs du logement reflétant un changement dans les mœurs : l'importance accordée au confort de la vie familiale et à l'intimité conduit à l'expansion des zones privées et de service, au détriment des espaces plus publics.⁴

La volonté spatiale d'un repli vers l'intérieur se consolide au XIX^e siècle avec l'apparition de pièces spécifiques telles que le salon de famille, la salle à manger, la chambre conjugale ou encore la chambre d'enfant, incarnant les diverses dimensions de la vie familiale. Toujours dans une vision hétéronormative, la chambre conjugale aux grandes dimensions matérialise l'union du couple, tandis que la chambre des enfants symbolise la parentalité et l'importance qu'on leur donne.⁵

Les repas revêtent également d'une importance particulière, illustrant la volonté de renforcer quotidiennement les liens familiaux autour d'une table. Comme en témoignent les *traités de savoir-vivre* du XVIII^e siècle mettant en avant les bonnes manières à table et l'art de dresser, la salle à manger devient l'espace de "rite familial" mais également le centre de l'éducation des enfants, où les valeurs morales de la bourgeoisie sont enseignées.⁶

Dans la domesticité bourgeoise, la répartition des espaces selon le genre a encore plus renforcé la dichotomie entre 'masculin' et 'féminin', suivant la logique de séparation entre sphère privée et publique. Entre le XVI^e et XVIII^e siècle, malgré une répartition binaire des espaces, les plans témoignent d'un rapport relativement égalitaire entre les genres, visible à travers les dimensions équivalentes des appartements dédiés respectivement aux femmes et aux hommes.

Autrefois lieux de prières féminins, les oratoires évoluent en cabinets privés appelés 'boudoirs', où les femmes aristocrates lisent et écrivent, témoignant d'une véritable sociabilité propre aux femmes de cette époque.⁷

Le XIX^e siècle représente donc un certain recul du statut de la femme, illustré notamment dans *l'Histoire d'une maison* d'Eugène Viollet-le-Duc publié en 1873, où le boudoir disparaît au profit "de salle de billard et de bel espace où ces messieurs pourront fumer".⁸

3. Monique Eleb, « Dispositifs et mœurs : du privé à l'intime », dans Monique Eleb et al., « La maison : espaces et intimités : colloque, Paris, novembre 1985 », In extenso 9 (Paris : Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986). p.233

4. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », Dix-Neuf 25, no 2 (3 avril 2021). p.103

5. Monique Eleb, « Dispositifs et mœurs : du privé à l'intime », dans Monique Eleb et al., « La maison : espaces et intimités : colloque, Paris, novembre 1985 », In extenso 9 (Paris : Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986). p.233-234

6. Ibid.

7. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », Dix-Neuf 25, no 2 (3 avril 2021). p.108

8. Monique Eleb et Estelle Thibault, « Écrire une histoire de l'architecture de la vie privée », 30 décembre 2021. p.123

En effet, la définition de l'homme bourgeois, caractérisé par sa profession et ses activités extérieures, se reflète dans les espaces qu'il occupe. À l'image de sa richesse et de son travail, les espaces de représentation sont luxueusement décorée, ornée d'objets à connotations 'masculines', tandis que son cabinet de travail privé bénéficie d'une autonomie vis-à-vis du reste de la maison, avec parfois une entrée indépendante.⁹ La sphère publique de l'espace domestique et l'intimité propre lui sont donc accordées.

Par opposition, la sphère privée, l'espace familiale, isolée des visiteurs est assignée à la femme. Défini par à son rôle d'épouse et de mère, elle voit donc son espace personnelle, celui revendiqué par Virginia Woolf dans *A room of one's own*¹⁰, se réduire considérablement jusqu'à même disparaître. Cela s'opère au profit d'espaces dédiés à la "responsabilité familiale" où les pièces, plus petites, sont destinées à la vie quotidienne aux côtés des enfants et des domestiques. «Il devient alors clair que l'insistance sur le rôle maternel de la femme ainsi que sur son rôle d'épouse est corrélatif d'une perte de l'espace personnel, de son intimité.»¹¹

Au fil du temps, les transformations des relations entre hommes et femmes, parents et enfants, maîtres et domestiques ont influencé l'organisation spatiale de la domesticité bourgeoise. Ces espaces réservés à la famille ont gagné en importance dans l'ensemble des habitations bourgeoises, reflétant l'évolution des liens familiaux et conjugaux, ainsi que la quête croissante de confort et d'intimité au sein du foyer.

Ces changements découlent d'une longue évolution reposant sur une vision binaire de l'espace habité, une tendance que les classes dominantes chercheront à imposer à tout prix, comme l'unique modèle.

9. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », Dix-Neuf 25, no 2 (3 avril 2021). p.106
10. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 10/18 2801. Bibliothèques 10/18 (Paris: Denoël, 2012).
11. Monique Eleb, « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France », Dix-Neuf 25, no 2 (3 avril 2021). p.106

“ Once the process of separation, definition, and subdivision evolved into the full-fledged micromanagement of domestic space, architects had to devise another strategy that would allow them to do what the *parti* could not: aggregate disparate rooms, each with its own function. Again, the architect's task was not simply to accommodate this dynamic but also to naturalize it and give it an acceptable social and aesthetic form. ”

Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space », *Log*, no 38 (2016). p.121



Anne Françoise Couloumy, *Le couloir rue Renan 5*, 2017
© Anne Françoise Couloumy

“ Intellectual freedom depends upon material things. [...] Women have had less intellectual freedom than the sons of Athenian slaves. Women, then, have not had a dog’s chance of writing poetry. That is why I have laid so much stress on money and a room of one’s own.”

Virginia Woolf, *A Room of One’s Own* (London: Penguin, 2004), p.167



Vilhelm Hammershøi, *Interior in Strandgade, Sunlight on the Floor*, 1901
© Statens Museum for Kunst

“ Il n’y a aucune possibilité de mesurer le bonheur d’autrui et il est toujours facile de qualifier d’heureuse la situation qu’on veut lui imposer.”

Simone de Beauvoir, *Le deuxième Sexe, I*. Éditions Gallimard. Folio Essais. Paris, 1976. p.28



Félix Vallotton, *Intérieur avec une femme en rouge de dos*, 1903
© Kunsthaus, Zurich

L'héritage bourgeois d'une conception privative de l'habitat, comme un havre de paix et d'une vision hétéronormative de la famille a perduré avec succès jusqu'à nos jours. Initialement adoptée par les classes moyennes et supérieures, cette conception s'est progressivement généralisée à partir du XIX^e siècle à travers toutes les couches de la société.

Cet idéal normalise la séparation des sphères et glorifie l'individualisme. La famille bourgeoise, comme instigatrice de la famille nucléaire, avec son couple hétérosexuel et ses enfants, sera promue par le discours patriarcal des réformateurs du XIX^e siècle, puis adoptée par l'État et les architectes de la modernité comme pierre angulaire de la production du logement, érigeant la maison unifamiliale individuelle en symbole architectural suprême. Cet modèle devient le catalyseur de toute la pensée hétéronormative du XX^e siècle, façonnant non seulement nos espaces de vie, mais aussi notre perception profonde de la famille et de la place des individus au sein de la société.

Cette forme de domesticité peut être intégré plus largement dans ce que Maria Mies a appelé la «*housewifization*». Ce terme fait référence au processus politique ayant enfermé et privatisé le travail domestique au sein du foyer, le présentant comme un devoir naturel des femmes, celui-ci s'étant manifesté sous diverse formes de violences à leurs rencontres.¹

1. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*, Third World Books (London, Atlantic Highlands, N.J., USA: Zed Books ; Distributed in the U.S.A. and Canada by Humanities Press, 1986). p.100-111

LOGGER ET GOUVERNER

Après une prise de conscience de la classe dominante des conditions de vie laborieuse de la classe ouvrière, le bien-être des travailleur·euses (en particulier des femmes) et l'accès à un logement décent a été reconnu comme une condition préalable essentielle à l'efficacité de la production.

Au tournant du XIX^e siècle, une réforme du travail en Angleterre et aux États-Unis a apporté des transformations significatives dans l'organisation du travail. L'ancienne stratégie consistant à réduire leurs salaires au minimum, allonger les journées de travail au maximum, sans laisser de temps à la reproduction devait être abandonnée au profit d'un nouveau type de travailleur·euse "plus sain, plus robuste, plus productif et surtout plus discipliné et 'domestiqué' ".¹

À cette période, les femmes prolétaires, pour la plupart célibataires, touchant leur propre salaire, étaient habituées à leur indépendance et "ne montraient pas d'intérêt pour la production de la prochaine génération de travailleur".² Cette attitude indisciplinée et tumultueuse était perçue par la morale bourgeoise comme une menace pour la production d'une main-d'œuvre solide, nécessitant ainsi leur domestication.

Selon les réformateurs, cette crise domestique provoquée par l'emploi féminin fragilisait la stabilité familiale. On présupposait qu'une famille fragmentée contribuerait à l'instabilité du pays.

1. Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal* (Paris: La Fabrique éditions, 2019). p.135
2. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*, Third World Books (London, Atlantic Highlands, N.J., USA: Zed Books; Distributed in the U.S.A. and Canada by Humanities Press, 1986). p.105

Pour y remédier, les femmes prolétaires furent progressivement exclues des usines et du travail salarié, avec l'introduction d'un salaire familial ainsi que l'augmentation du salaire masculin.³

Une nouvelle organisation de la famille, marqué par la division entre travail salarié et non-salarié, et donc la dépendance économique des femmes aux hommes établit les bases de la famille nucléaire. Une dynamique renforcée par les discours des réformateurs, mettant en avant l'importance de l'amour conjugal et de l'instinct maternel, tout comme l'avait croyé la morale bourgeoise, consolida ainsi le rôle prédéfini des femmes au sein de la structure familiale.⁴

Au-delà des considérations économiques liées à la construction de logements ouvriers adéquats et à la mise en place de la famille nucléaire, des implications idéologiques se dessinent également, comme la dévotion au travail. Ceci se traduit dans l'architecture même de ces logements, où la domesticité, réduite à son strict minimum, est soumise à l'impératif de la reproduction d'une main-d'œuvre disciplinée. Les pièces se voient donc attribuer des fonctions précises liées aux aspects les plus essentiels de la reproduction domestique : cuisiner, dormir et nettoyer.⁵

Dans ce contexte coercitif profitant au système capitaliste, la transmission des valeurs bourgeoises concernant la propriété et la notion de famille émerge comme un des piliers essentiels de la conception du logement ouvrier.

Consacrer son existence au travail, tant à l'extérieur pour les hommes qu'à l'intérieur du foyer pour les femmes, revêt la valeur d'un sacrifice dignement honoré, une démarche qui

transcende les simples conditions matérielles où leur quotidien est dédié à la productivité.

Promouvoir l'idéologie de la propriété privée et le développement d'unité familiale était donc un des objectifs principaux du logement ouvrier de cette époque, comme le démontre l'exemple des *Model Houses for Families* de Henry Roberts en 1851. Ce modèle architectural prévoyait une organisation spatiale précise visant à renforcer l'intimité des habitant·es et à accorder une autonomie particulière aux parents. Chaque pièce avait des dimensions, une forme et un agencement différents selon leur fonction spécifique. L'unité était conçue de telle sorte que les chambres des enfants étaient accessibles depuis le salon principal, tandis que l'accès à la chambre des parents se faisait exclusivement par l'arrière-cuisine, préservant ainsi son isolement et donnant aux adultes le contrôle sur le reste de l'unité depuis la pièce à vivre.⁶

Loin d'être un simple aménagement spatial, ce modèle est une tentative minutieuse visant à diviser les rôles de genre, les âges et les activités afin d'éduquer la classe populaire aux valeurs bourgeoises. Cette approche du logement ouvrier est révélatrice du début de la modernité, où ces derniers sont construits certes, pour des raisons d'hygiène mais surtout pour mieux institutionnaliser la famille nucléaire et le travail domestique gratuit, faisant du foyer un microcosme idéalisé au sein de la société.

3. Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal* (Paris: La Fabrique éditions, 2019). p.125-142

4. Ibid. p.148

5. Dogma, *Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). p.26

6. Ibid.

«Le modèle de Roberts souscrit pleinement à cette idéologie de l'intérieur, offrant à la ménagère de la classe inférieure l'illusion d'un salon à meubler, et à son mari l'ambition d'être le maître de sa propre maison».⁷

Au début du XX^e siècle, la *cité-jardin Hellerau*, près de Dresde, soutenue par l'État allemand et la bourgeoisie locale, témoigne d'une stratégie similaire. Ces habitations pour ouvrier·ères étaient conçues comme une série de maisons unifamiliales avec jardins privatifs, dans le but de "domestiquer" les loisirs des travailleur·euses tout en organisant le travail productif des femmes.⁸ En cultivant leur propre jardin, celles-ci affirmaient leur identité de véritable 'femmes au foyer', participantes à la prospérité financière familiale conformément aux attentes sociales liées à leur genre.⁹

Dans le cas de *Hellerau*, l'architecture domestique oscille entre l'attrait délicat d'une cité-jardin aux airs bourgeois et l'austérité caractéristique des logements ouvriers. Le jardin représente ainsi un conflit entre ces deux visions, servant à la fois de havre champêtre et de lieu de travail supportant le bien-être familial.¹⁰

Cette attitude anticipe le discours et l'expérimentation *Existenzminimum* du Congrès International d'Architecture Moderne (CIAM) de 1929 à Frankfurt, où les architectes de la modernité, prônant le fonctionnalisme et la rationalisation ont cherché à réduire au minimum la maison bourgeoise afin de la rendre accessible à la classe ouvrière. Une vision qui s'est concrétisée notamment à travers la célèbre cuisine-laboratoire de Margaret Schütte, véritable épicerie de la sphère domestique et espace féminin par excellence.

Ces architectes considéraient la rationalisation de l'espace domestique comme une aide, volant au secours du travail des ménagères, sans remettre en question les fondements du système patriarcal au sein de la famille. Connus pour leurs idées 'progressistes', la vision de Bruno Taut met en lumière la responsabilité des femmes dans la gestion de l'environnement domestique et le rôle des architectes cherchant à faciliter leurs tâches : «*Il s'agit d'esquisser modestement ce qui pourra faciliter leur sort de femme au foyer. Il ne fait aucun doute que cette question les concerne au premier chef. Ce sont elles qui sont les véritables créatrices du foyer, et tout ce qui leur échappe est perdu à jamais : l'architecte pense, la ménagère donne des directives*».¹¹

Anna Puigjaner affirme que ces évolutions technologiques, encouragées par les révolutions industrielles, ont profondément modifié non seulement la conception du logement, mais aussi la perception de ceux-ci et à qui il est destiné. Son développement a malheureusement renforcé les inégalités de genre et a accentué la marchandisation de la vie quotidienne au cours des deux derniers siècles.¹²

7. Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « *Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space* », Log, no 38 (2016). Traduit par l'auteure, p.126
8. Dogma, *Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). p.28
9. Marynel Ryan Van Zee, "From and Reform: The Garden City of Hellerau-bei-Dresden, Germany, between Company Town and Model Town" dans Dogma, *Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). p.28
10. Dogma, *Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). p.28
11. Bruno Taut, "Die neue Wohnung, die Frau als Schöpferin", Leipzig: Klinkhardt & Biermann, 1924, extrait dans *Machines au foyer*, Culture technique. Cité dans Monique Eleb et al., « La maison: espaces et intimités : colloque, Paris, novembre 1985 », In extenso 9 (Paris: Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986). p.312
12. Anna Puigjaner, « *Towards a Diffuse House* », e-flux Architecture, juillet
13. Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « *Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space* », Log, no 38 (2016). Traduit par l'auteure, p.127

Après la Seconde Guerre mondiale, les états occidentaux s'engagent dans de vastes programmes de logements sociaux, influencés par les idées développées au début du siècle. Cette initiative reflète l'objectif implicite des démocraties libérales du XX^e siècle concernant le logement : la mise en place d'une institution fondamentale, un dispositif capable de 'domestiquer' et gouverner les populations en stimulant leur aspiration aux valeurs respectables des classes moyennes et supérieures. Une tendance qui s'est généralisée par la production de multiples typologies de logements, étant toutes des variations de l'appartement familial privé.

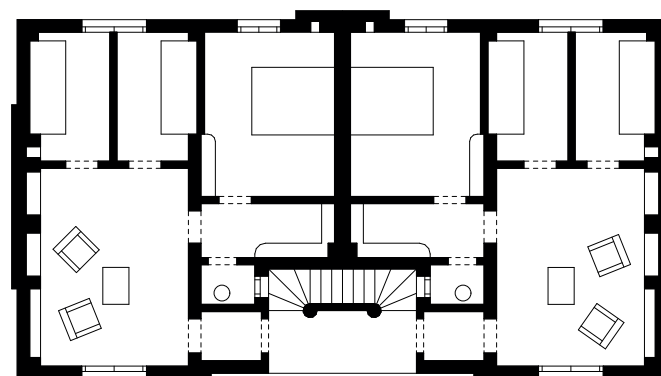
Il est donc important de se rappeler que la construction des logements sociaux de cette époque visait non seulement à répondre aux besoins d'une population défavorisée, mais également à transformer cette population en une masse de consommateurs dociles.

Le modèle de Roberts a connu un grand succès dans le monde capitaliste patriarcale, puisqu'il demeure encore aujourd'hui la représentation formelle de l'espace domestique familial, toujours marqué par des structures genrées.

Conçu pour être propre, confortable, bien aménagé et esthétique, l'appartement implique des dépenses, incitant donc les travailleur·euses à gagner plus pour l'améliorer. Une stratégie, encourageant aussi les femmes à s'investir dans le travail reproductif gratuit pour assurer son entretien. Comme le souligne Aureli et Giudici, dans les deux cas, l'espace domestique devient à la fois le lieu où les habitant.es «évacuent leurs frustrations et la source même de ces frustrations.»¹³

“ Roberts called his proposal a ‘model’ for further application, and the model indeed went on to extraordinary success. The type it puts forward is not merely a spatial product but also a social one: the nuclear family, to be reproduced ad infinitum. Regardless of class, the typological archetype of the ‘house for a family’ is still the standard throughout the Western world and its former colonies, enforcing sleeping, living, and working patterns that we have come to take for granted. After all, the very idea of type is to construct a commonality: in housing, that commonality is our daily routine. ”

Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space », Log, no 38 (2016). p.125

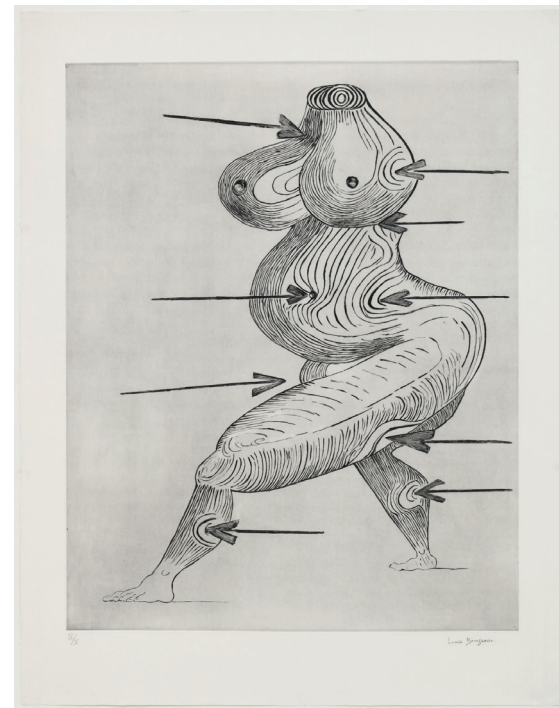


5 m

Henry Roberts, *Model House for four families*, London, 1851
© redessiné par l'auteure

“ Le corps a été pour les femmes dans la société capitaliste ce que l’usine a été pour les travailleurs salariés : le terrain originel de leur exploitation et de leur résistance, lorsque le corps féminin a été exproprié par l’État et les hommes et contraint de fonctionner comme moyen de reproduction et de l’accumulation du travail. ”

Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Éditions Senonevero et Entremonde (Marseille/Genève-Paris, 2014). p.29



Louise Bourgeois, *Sainte Sébastienne*, 1992
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

“ The house projects a model of life and a set of ambitions and desires that we do not freely choose: the desire to own property and the desire to form a nuclear family.”

Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space », *Log*, no 38 (2016). p.127



Richard Paulick devant une maquette de la Stalinalle de Berlin, scène du film *Die neue Wohnung*, 1952

© Cours Histoire de l'Habitation, Luca Ortelli, 2021-2022

“ La femme sera heureuse si son mari est heureux. Le sourire des femmes est un don des dieux. Et une cuisine bien faite vaut la paix au foyer. Alors, faites donc de la cuisine le lieu du sourire féminin, et que ce sourire rayonne sur l'homme et les enfants présents autour de ce sourire.”

Le Corbusier, à props de la cité radieuse de Marseille, Fondation Le Corbusier, dans les archives sur le C.I.A.M de 1953



Salon des Arts Ménagers, *La Maison Electrique*, (architecte: Marcel Roux, Yves Roa, sculpteur: François Stahly, céramiste: Denise Chesnay, mobilier: Alain Richard), Pavillon Paris-Match et Marie-Claire, 1955
© Photo M.Jarnoux

“ [...] by the non-payment of a wage when we are producing in a world capitalistically organized, the figure of the boss is concealed behind that of the husband. He appears to be the sole recipient of domestic services, and this gives an ambiguous and slavelike character to housework. The husband and children, through their loving involvement, their loving blackmail, become the first foremen, the immediate controllers of this labor.”

Mariarosa Dalla Costa, *Women and the Subversion of the Community*, 1972, dans *Revolutionary Feminism, Communist Interventions*, Volume III, Communist Research Cluster, New York, 2016. p.283



Cindy Sherman, *Untitled Film Still #10*, 1978
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

“ Their ‘special rooms’, such as the kitchen, remained public places associated with the care and maintenance of others, while American fathers continued to claim and control their own private studies and workshops. This principle of male privilege applies to those who live in less than the middle- and upper-class affluence the presence of private study suggests. Working-class husband and fathers also retain their place at the ‘head of the table’ and their children are instructed never to sit in ‘Daddy’s lounge chair’.”

Leslie Kanes Weisman, *Discrimination by Design: A Feminist Critique of the Man-Made Environment* (Urbana [etc: University of Illinois Press, 1992). p.98



Giovan Battista Crespi, *Colosse di San Carlo Borromeo*, à Arona, Italie, 1614
 © a series of rooms

LA MAISON UNIFAMILIALE COMME MODÈLE IDÉAL

Le modèle d'une construction binaire de l'environnement bâti tant à l'échelle domestique que urbaine, probablement le plus répandu dans les pays occidentaux et au-delà, trouve son expression dans : l'idéale de la maison individuelle unifamiliale. Ce modèle exprime une dichotomie qui se manifeste à la fois dans la séparation entre sphère privée et publique ainsi que dans la perception des rôles de genre.

L'ouvrage *Redesigning the American Dream* de Dolores Hayden retrace l'histoire des banlieues étasuniennes où les *suburbs* s'étendant presque à l'infini, perpétuent toujours les mêmes stéréotypes victoriens définissant la maison comme *a women's place* et la ville comme *a man's world*.¹ Ce paysage reflète le célèbre *American Dream*, considéré comme une aspiration, un idéal à atteindre, une quête du bonheur² guidée par la prospérité, l'accès à la consommation, et la possession d'une propriété privée.

La maison individuelle, symbole de statut social, de sécurité, de stabilité et de vie familiale, est solidement ancrée dans les attentes et la conscience des États-Unis en tant que nation comme le témoigne plusieurs fois le discours de leurs présidents.³

1. Dolores Hayden, *Redesigning the American Dream: The Future of Housing, Work, and Family Life*, Rev. and expanded (New York: W.W. Norton, 2002). p.29
2. Parmi les droits inaliénables de l'homme: «La vie, la liberté et la quête du bonheur», déclare Thomas Jefferson dans la déclaration d'indépendance des US, le 4 juillet 1776, cité dans la préface de Stéphanie Dafour de Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023). p.10

Cette aspiration s'étend bien au-delà des frontières américaine, persistant dans les esprits des sociétés occidentales où la population a été profondément conditionnée à embrasser ce mode de vie. Peu importe les moyens, l'idéal promu par les sociétés capitalistes patriarcales demeure : posséder une maison et fonder une famille, avec toutes les commodités que ce modèle hétéronormatif implique.

«Aujourd'hui, on prend souvent les banlieues pour acquises, croyant qu'elles sont le développement organique des grandes villes, le résultat d'un besoin naturel d'espace et de grandes maisons familiales. Pourtant les banlieues sont tout sauf naturelles.»⁴ Leur évolution découle de programmes politiques, sociaux et économiques visant à soutenir la croissance capitaliste, tout en ayant des répercussions sociales sur les dynamiques de genre et de race.

La planification urbaine des villes contemporaines s'est effectuée par la réglementation de l'utilisation du sol en séparant les zones commerciales, industrielles et résidentielles. Cela permet le contrôle de la densité de la population par la superficie des terrains et des habitations afin de donner plus ou moins de valeur à une propriété. Cette pratique, soutenue par l'État et les promoteurs immobiliers renforça les clivages sociaux en séparant les foyers 'familiaux' des foyers 'non-familiaux', les populations riches des populations pauvres et les communautés noires des communautés blanches.⁵

Cette ségrégation sociale et spatiale s'est intensifiée après la Seconde Guerre mondiale, où l'immigration noire du Sud vers les grandes villes nord-américaines coïncide avec le départ des familles blanches vers les banlieues suburbaines réservées exclusivement aux Blancs telles que Levittown.

Un phénomène défini par l'expression *white flight* ou "l'exode des Blancs", soulignant ainsi combien le processus de *suburbanisation* était associé à la population blanche.⁶

Au fil du temps, les collectivités non-blanches se sont retrouvées confinées dans les centres-villes "minés par le sous-financement, la surveillance policière et l'effritement des structures, où elles se sont vu refuser l'accès à la propriété, autrement dit l'occasion de s'enrichir".⁷ Cela démontre qu'aucune action n'est neutre, tout processus de planification urbaine contribue à générer des inégalités socio-économiques et une ségrégation spatiale et raciale persistante, des phénomènes encore bien présents dans les villes d'aujourd'hui.

Si les répercussions du développement suburbain persistent en terme d'inégalités raciales, il en va de même pour les discriminations de genre. Dans les années 1950, les femmes vivant dans les banlieues pérurbaines ont expérimenté ce que Betty Friedan appela plus tard «*le problème qui n'a pas de nom*».

3. En 1931, lors de la Commission on Home Ownership and Home Building, Herbert Hoover proclame la maison individuelle privée comme étant un objectif national, soulignant son rôle essentiel pour le bien-être de la famille, l'unité sociale de base de la nation. En 1988, George Bush a mené avec succès sa campagne présidentielle sur la promulgation des «valeurs familiales traditionnelles», l'idéalisation de la famille patriarcale en tant que norme.
4. Leslie Kern, *Ville féministe, notes de terrain*, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.42
5. Leslie Kanes Weisman, *Discrimination by Design: A Feminist Critique of the Man-Made Environment* (Urbana [etc: University of Illinois Press, 1992). p.132
6. Cynthia Ghorra-Gobin, « La maison individuelle au prisme de l'historiographie anglo-américaine : un contraste marqué entre le XXe et le XXIe siècle », *SociologieS*, 21 février 2017
7. Leslie Kern, *Ville féministe, notes de terrain*, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.43

Sans en comprendre la cause, l'indéfinissable malaise ressenti par celles-ci était pourtant en contradiction avec leur confort matériel, un mal-être loin de la plénitude et de l'idéal de vie célébrée par l'*American Way of Life*.⁸

En effet, la propagande d'après-guerre, par le biais de diverses représentations allant des publicités aux séries télévisées, a apporté son lot de stéréotypes culturels sur les femmes, mettant en scène l'adéquation entre valeurs familiales et cadre de vie suburbain.

Un discours les invitant à quitter leurs emplois pour marier un homme "enfin de retour au pays". La 'maison de rêve' en banlieue était donc la 'solution' parfaite, où tous les fantasmes d'une autorité patriarcale et une soif de consommation pourraient être réalisés.⁹

Une solution spatiale mis en place pour réaffirmer les rôles genrés et rétablir 'naturellement' la séparation entre sphère publique et sphère privée, entre travail rémunéré et non rémunéré. Puisque pour fonctionner correctement, la vie en banlieue présuppose "une famille nucléaire hétérosexuelle qui comprend un adulte qui travaille à l'extérieur de la maison et l'autre à la maison. De grandes maisons, loin des services et des transports en commun, signifient que l'épouse et la mère au foyer doit remplir son rôle de gardienne et de domestique à plein temps".¹⁰

Pourtant, comme l'affirme Dolores Hayden, en réalité, ce modèle de famille et d'accès à la propriété ne représentait qu'une fraction réduite des foyers au cours de l'histoire, touchant rarement les minorités comme les femmes noires ou les femmes de la classe ouvrière.

Malgré cela, le tissu urbain dominant s'est construit autour de cet idéal, devenant une norme idéologique bien établie. "Comme les environnements construits subsistent dans le temps, nous nous retrouvons aujourd'hui aux prises avec des espaces qui reflètent des réalités sociales obsolètes et inadéquates. Et ces espaces, en retour, influencent la façon dont nous vivons et déterminent l'éventail de voix et de possibilités qui s'offre à nous".¹¹

8. Betty Friedan, « *The Problem that Has No Name* » from *The Feminine Mystique* (1963), dans Iain Borden, Barbara Penner, et Jane Rendell, *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*, 1re éd., Architext (London: Routledge, 2000). p.33-44
9. Dolores Hayden, « *What Would a Non-sexist City Be Like? Speculations on Housing, Urban Design and Human Work* » from Catharine R. Stimpson, Elsa Dixler, Martha J. Nelson and Kathryn B. Yatrakis (eds), *Women and the American City* (1981) dans Iain Borden, Barbara Penner, et Jane Rendell, *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*, 1re éd., Architext (London: Routledge, 2000). p.268
10. Leslie Kern, *Ville féministe, notes de terrain*, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.44
11. Ibid. p.45

“ En Amérique, l’urbanisation sert alors à l’expansion territoriale illimitée d’une administration à deux niveaux complémentaires : celle de la colonisation, et celle de la famille.”



Nagy Makhlouf, « *Défaire la cellule familiale* », Hanter l’urbanisation d’une architecture érotique, voyage dans la dissidence sexuelle, trounoir, numéro printemps 2023, 27 mai 2023.

Clément Masurier, *Chapitre Huit : Bitume et gazon*, 2016
© Clément Masurier

“ Thus the private suburban house was the stage set for the effective sexual division of labor. It was the commodity par excellence, a spur for male paid labor and a container for female unpaid labor. It made gender appear a more important self-definition than class, and consumption more involving than production.”

Dolores Hayden, « *What Would a Non-sexist City Be Like? Speculations on Housing, Urban Design and Human Work* » dans Iain Borden, Barbara Penner, et Jane Rendell, *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*, 1re éd., Architect (London: Routledge, 2000). p.267



Maison d'après-guerre avec le propriétaire, sa femme et ses enfants, Lettittown, New York, 1948
© Dolores Hayden, *Redesigning the American Dream: The Future of Housing, Work, and Family Life*, Rev. and expanded (New York: W.W. Norton, 2002). p.24

“ As she made the beds, shopped for groceries, matched slipcover material, ate peanut butter sandwiches with her children, chauffeured Cub Scouts and Brownies, lay beside her husband at night, she was afraid to ask even of herself the silent question: ‘Is this all?’ ”

Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, 1963, extrait de ‘*The Problem that Has No Name*’ dans Iain Borden, Barbara Penner, et Jane Rendell, *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*, 1re éd., Architect (London: Routledge, 2000). p.33



Cindy Sherman, *Untitled Film Still #11*, 1978
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

“ This is the horror that arises when one realizes how the domestic has been constructed as the very root of many social and economic issues: it is the horror of realizing that society is caught in a tangle of psychological constraints and needs that are not natural or unavoidable at all, a tangle in which people are subjugated through their very desires. ”

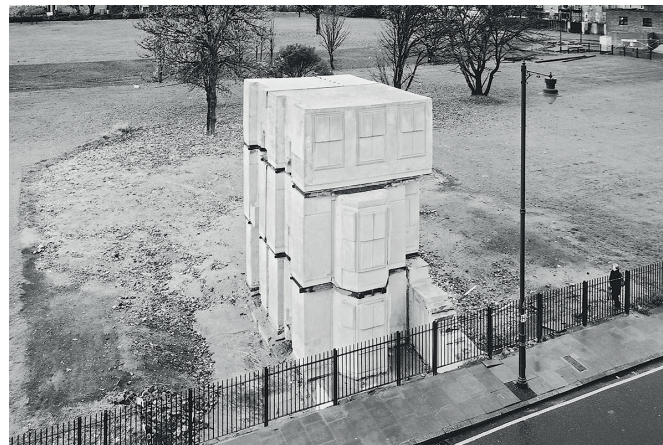
Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudici, « Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space », *Log*, no 38 (2016). p.127



Laurie Simmons, *Walking House*, 1989
© The Museum of Contemporary Art, Chicago

“ Indépendamment de leur force contraignante, les métaphores spatiales de l'intérieur et de l'extérieur restent des termes linguistiques qui facilitent et articulent un ensemble de fantasmes aussi redouté que désiré. L'‘intérieur’ et l'‘extérieur’ n'ont de sens qu'en référence à une frontière médiane qui tente de se stabiliser complètement. Et cette stabilité, cette cohérence, est en grande partie déterminée par des ordres culturels autorisant le sujet et le forçant à se différencier de l'abject.”

Judith Butler, *Trouble dans le genre : le fantasme et la subversion de l'identité*, trad. par Eric Fassin (Paris: La Découverte/Poche, 1990), 256



Rachel Whiteread, *The House*, Mile End in East London, 1993
© 2013-2024 Widewalls, Modern & Contemporary Art Resource

VERS UNE AUTRE DOMESTICITÉ

Dans la première partie de cet énoncé théorique, nous avons examiné de manière critique la façon dont l'espace est (re)produit au sein de la société capitaliste patriarcale. Le constat d'un environnement construit profondément marqué par la conception binaire du genre souligne donc le poids du rôle politique de l'architecture.

Dans la deuxième partie, il s'agira d'explorer les pistes de subversion de l'ordre établi en poussant la réflexion au-delà de *l'horreur domestique*, afin d'interroger l'état actuel des choses. À travers l'histoire, de nombreuses tentatives témoignent de la volonté de *faire autrement*. La transgression des normes concernant les rôles de genre, la conception de la famille hétéropatriarcale et la notion de propriété privée s'est concrétisée à travers une révision de la spatialité de l'habitat, définissant *d'autres* structures sociales et spatiales. Cette réflexion est déjà en cours, stimulée par l'émergence des *Gender and Women's Studies* et de toutes les luttes contre l'ordre social établi.

Vers la fin du XIX^e et au tournant du XX^e siècle, les femmes ont joué un rôle central dans la remise en question des normes de genre oppressives, remodelant ainsi le paysage domestique et leur rapport à celui-ci, par la contestation des contraintes spatiales et économiques de la sphère et du travail dit 'féminin'.

Dolores Hayden témoigne d'une approche non linéaire de l'histoire dans le célèbre ouvrage *The Grand Domestic Revolution* qui rend visible les idées de femmes engagées dans des questions spatiales, lors de la première vague féministe vers la moitié du XIX^e siècle, notamment aux États-Unis. Elle les appellera *material feminists*¹, d'où leurs propositions d'une "grande révolution domestique" des conditions matérielles de la vie des femmes. Ces dernières remettent en cause deux aspects du capitalisme industriel : "la séparation physique entre espace domestique et espace public, et la séparation économique entre économie domestique et économique politique".²

Leurs discours offrent donc une perspective critique sur l'émergence de nouveaux types d'habitations pour la classe moyenne, imaginant des alternatives concrètes au mode de vie individualiste et sexiste par la déconstruction des systèmes économiques et politiques.

1. Dolores Hayden utilise le terme de "*material feminism*", ici traduit par "féminisme matérielle", à distinguer du "féminisme matérialiste". Selon Dolores Hayden, cette branche du féminisme s'intéressait plus aux changements dans les conditions matérielles et spatiales de vie des femmes que sur les transformations politiques ou sociales dans la société.
2. Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023), p.20

Elles revendiquent un salaire pour le travail domestique non rémunéré ainsi que la transformation radicale de la conception spatiale des foyers et plus largement, des quartiers et des villes.

Malgré la diversité des propositions et les différences de contexte, leurs intentions communes consistent en une forme de vie plus collective, basée sur la socialisation du travail domestique³, libérant ainsi les femmes, en tant qu'individu, de la sphère domestique privée.

Elles ont donc proposé de nouvelles formes d'organisation à l'échelle du quartier comme par exemple, des services de garde d'enfants et de livraison de repas à domicile. Parmi celles-ci se trouvent les coopératives ménagères mises en place par Melusina Fay Pierce, pour effectuer le travail dédiés à la cuisine, la blanchisserie, et le raccommodage. Ces tâches étaient effectuées par des femmes qualifiées rémunérées, les biens et services étant ensuite vendus aux membres dont leurs maris, à un prix équitable et les bénéfices étant également partagés.

À l'échelle du foyer, un nouveau type de bâtiment vu le jour dans les plans de villes utopistes socialistes composées de *kitchenless houses*, conçues par l'architecte autodidacte Alice Constance Austin. Maria Stevens Howland contribua aussi au développement de la socialisation du travail domestique à l'échelle urbaine dans ses projets de villes Topolobampo à Mexico et Llano del Rio en Californie, tirant son influence de son expérience fouriériste au Familistère de Guise.⁴

Ellen Swallow Richard et Mary Hinman Abel mirent en place des cuisines publiques. Charlotte Perkins Gilman fit la promotion d'une résidence hôtelière composés d'appartements

sans cuisines pour les femmes qui travaillaient, proposant un service de garde d'enfants, de lingerie et d'un restaurant public.⁵

Ces tentatives établissent un rapport nouveau à la fois entre la socialisation du travail domestique et la coopération des femmes, en rassemblant celles-ci dans un même espace, prolongeant la sphère privée dans l'espace public. Ainsi, elles remettaient en cause le rôle qui leur était imposé pour remodeler les espaces de vie du foyer, du quartier et de la ville.

Bien que radical pour l'époque, ces initiatives conservent et reproduisent certaines hiérarchie de classe et de race qu'il ne faut pas oublier. Ces mécanismes peuvent être illustrés dans l'exemple de la coopérative de Peirce où les femmes aisées avaient plutôt le rôles de directrices tandis que celles qui y travaillaient, appartenaient aux classes défavorisées.

De plus, dans la plupart des expérimentations, le travail domestique restait en grande partie effectuée par des femmes, même si celui-ci était rémunéré et professionnalisé.⁶

3. L'expression "socialisation du travail domestique" est entendu ici au sens de : faire du travail à remettre en question les bases économiques ou environnementale du travail "féminin" afin d'en faire un travail social plutôt que personnel.
4. Dolores Hayden, « Two Utopian Feminists and Their Campaigns for Kitchenless Houses », *Signs* 4, no 2 (1978). p.274-290
5. Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023)
6. Leslie Kanes Weisman, *Discrimination by Design: A Feminist Critique of the Man-Made Environment* (Urbana [etc: University of Illinois Press, 1992)., p.125

Cependant ces structures collectives leur offraient une reconnaissance professionnelle, la possibilité de devenir membre à part entière d'une coopérative et réunissaient des femmes issues de milieux extrêmement différents, laissant entrevoir une timide suggestion de société où les femmes avaient le contrôle sur leur propre vie.

Comme l'exprime Stéphanie Dafour, ces féministes matérielles réalisent "une révolution sociétale en remettant en question l'architecture au croisement de l'économie : c'est en intégrant les femmes dans le système économique par le biais de nouveaux dispositifs spatiaux que plusieurs d'entre elles entendent faire progresser le statut de la femme dans la société."⁷

La diffusion de nouvelles formes de vie apportées par les mouvements utopiques-socialistes et féministes de cette époque, remettent radicalement en question l'exploitation des femmes et la division des rôles de genres.

Ces expérimentations coïncident également avec l'émergence des pensions de famille (*boarding room*) aux États-Unis, abandonnées peu à peu vers la fin du XIX^e siècle au profit d'une alternative aux logements familiaux plus commerciale : l'hôtel résidentiel (*residential hotel*) largement diffusé dans le pays. Dans les deux cas, ces formes d'hébergement interrogent la structure traditionnelle de la famille nucléaire, du travail domestique et de la propriété privée.⁸

Les pensions de famille, proposées dans des maisons privées, offraient : chambres, repas et entretien domestique à un prix fixe. Gérées principalement par des femmes, elles permettaient de centraliser et professionnaliser le travail domestique défiant ainsi la morale sexiste prônant le travail des femmes comme *a labor of love*.

C'est pourquoi le gouvernement dénonça ce type d'habitation comme une forme "déviante de logement" et encouragea plutôt un type d'hébergement capitalisé comme l'hôtel résidentiel comprenant ; des chambres pour une personne, des appartements pour des familles et de multiples équipements collectifs tels des salles, des *saloons* et des restaurants.

Leur abondance et leur accessibilité ont conduit à l'émergence d'un style de vie "anti-domestique". Néanmoins, ce type d'habitation était souvent choisi par des résident·es aisées pour s'affranchir de tout ce qui implique la domesticité, tandis que les classes populaires y avaient recours par nécessité.

En réalité, cette forme d'hébergement, promue par des entrepreneurs immobiliers était construit dans un but lucratif avec une stratégie orientée vers les utilisateur·rices d'une classe spécifique, perpétuant une division des classes basée sur des discriminations raciales.⁹

Malgré leurs critiques et défauts, ces formes de logements abordables offraient la possibilité d'échapper au dictat des normes familiales et son symbole architectural de la maison unifamiliale, laissant entrevoir la potentialité de vivre dans une structure qui encourageaient la solidarité et le partage entre les résident·es.

7. Stéphanie Dadour dans la préface de Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023). p.13

8. Dogma, *Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). p.29

9. Ibid.

Plus largement, le gouvernement américain s'est opposé à l'émergence de modes de vie non conventionnels, menaçant les valeurs traditionnelles familiales et l'accès à la propriété.

Par exemple, l'occupation d'une seule chambre était considérée comme une subversion de la frontière entre vie privée et vie publique, ce qui permettait de vivre et travailler au même endroit. Ces hébergements étaient vus comme un style de vie libéré de la charge de la domesticité qui rendrait "les femmes paresseuses et les maris irresponsables."¹⁰

Après la diffusion massive des typologies d'hôtels résidentiels aux États-Unis, une autre critique radicale portée à la conception bourgeoise du logement a été proposée par le poète tchécoslovaque Karel Teige dans *The Minimum Dwelling* paru en 1932.

En réaction à l'exposition *Existenzminimum* divulguée par les architectes du CIAM, ayant pour objectif de réduire drastiquement la taille des logements pour pallier la pénurie, Teige dénonça cette expérimentation.

Selon lui, le projet était simplement basé sur la réduction de l'appartement bourgeois familiale sans questionner l'essence même d'habiter dans un système capitaliste. Il condamna les maisons projetées comme étant la naturalisation de la structure patriarcale de la famille et de la propriété privée.¹¹

En opposition à cette conception normative, il esquisse les principes d'un modèle de logement collectif dans lequel chaque personne se verrait attribuer une pièce indépendante, minimal mais adéquate, tandis que toutes les autres fonctions domestiques, y compris la salle de bain, la cuisine ou encore les soins aux enfants, seraient collectivisés et socialisés au-delà de la famille.

Teige propose donc de "démanteler l'espace domestique traditionnel et son sujet - la famille nucléaire - en limitant l'espace privé à celui de la chambre personnelle".¹² Cette idée sera largement reprise dans les expérimentations soviétiques des *Dom-Kommuna* ou des logements de Moisej Ginzburg.

Le concept d'habitat minimal de Teige nous invite à imaginer ce que serait le logement s'il n'était pas un bien commercial, mais un droit universel accessible à tous à travers une pièce de base universelle, indépendamment de sa classe, son genre et son âge.¹³

Les exemples de projets décrits ci-dessus semblent témoigner d'une réalité encore très actuelle aujourd'hui. Les initiatives participatives et inclusives, qu'elles soient communautaire ou collectives selon les contextes rencontrés, visaient à valoriser certaines pratiques socialement attribuées aux femmes et donc dépasser les stéréotypes de genre.

En quoi la mise en commun pourrait-elle remettre en question ces rôles assignés ?

10. Martino Tattara et Pier Vittorio Aureli, *Loveless: The Minimum Dwelling and Its Discontents* (Milano, Italia: Black Square, 2019). p.11
11. Martino Tattara et Pier Vittorio Aureli, *Loveless: The Minimum Dwelling and Its Discontents* (Milano, Italia: Black Square, 2019). p.6
12. *Dogma, Living and Working* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022). Traduit par l'auteure. p.29
13. Martino Tattara et Pier Vittorio Aureli, *Loveless: The Minimum Dwelling and Its Discontents* (Milano, Italia: Black Square, 2019). p.4

Nous l'avons vu, une perspective féministe sur la question du genre dans l'architecture est primordiale. De plus en plus de chartes et de guides offrent des pistes de réflexion telles que celui proposé par le collectif pluridisciplinaire *Angela-D*¹⁴, un guide conçu à la suite du projet d'habitat collectif *Calico (Care and Living in Community)* à Bruxelles, axé sur des recommandations concrètes pour intégrer les questions de genre dans les projets de logement, notamment à travers les espaces collectifs.

Plus largement, leur objectif est de mettre en lumière l'habitat comme marqueur social des inégalités et de participer à l'élaboration d'une politique d'accès au logement équitable pour les personnes marginalisées.¹⁵

À l'heure où de nombreux ouvrages sur les communs sont publiés comme *Les occurrences du commun* de Valentin Bourdon dans lesquels certaines de ces valeurs sont débattues en architecture¹⁶, une réflexion féministe se doit de remettre en question les bases même de la notion de communs, à l'instar de Silvia Federici dans son essai *Féminisme et politiques des communs*.

Son discours s'oppose aux valeurs du commun comme à un phénomène de mode qui s'adapterait aux intérêts du marché capitaliste. Selon elle, l'idée de communs, allant des ressources naturelles aux services collectifs, constitue une alternative logique à la domination du marché et de l'État dans le fondement de la propriété publique et privée.¹⁷

Quant à la notion de reproduction sociale, celle-ci va bien au-delà des tâches domestiques traditionnellement attribuées aux femmes : elle offre une perspective élargie sur un horizon collectif, libérée des relations capitalistes afin de repenser la domination patriarcale, le rapport à l'État, aux communautés ou même notre relation à l'environnement.¹⁸

Il est donc crucial de reconnaître le rôle central des femmes dans l'histoire de la réorganisation du travail reproductif et du foyer. Comme le témoigne les féministes matérielles, celles-ci ont eu l'ambition de faire de la maison un centre de vie collective et de coopération, dépassant ainsi les assignations de genre et les structures patriarcales.

“En nous reconnectant à cette histoire, nous franchissons une étape particulièrement importante pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui, une étape qui permettra de défaire l'architecture genrée de la vie que nous menons et de reconstruire nos maisons et nos vies comme des communs.”¹⁹ La reconnaissance de ces expériences collectives représente une étape majeure pour déconstruire l'hétéronormativité de notre quotidien et tenter de *faire famille autrement*.

14. Son nom fait référence à la militante afro-américaine pour les droits humains, Angela Davis et est aussi l'abréviation d'"Association Novatrice pour Gérer Ensemble le logement et Agir Durablement".

15. « Angela-D. asbl », angela-d.be, consulté le 27 décembre 2023.

16. Valentin Bourdon, *Les occurrences du commun: vers de nouvelles homogénéités urbaines*, vuesDensemble (Genève: MétisPresses, 2021).

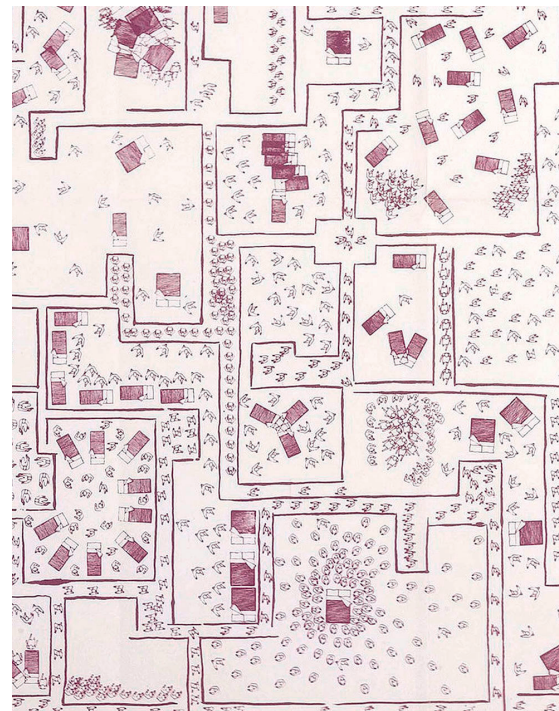
17. Silvia Federici, « Féminisme et politique des communs », dans *Genre et économie solidaire, des croisements nécessaires*, éd. par Isabelle Guérin, Isabelle Hillenkamp, et Christine Verschuur, Cahiers genre et développement (Genève: Graduate Institute Publications, 2020), p. 335-350

18. Silvia Federici, *Revolution at point zero: housework, reproduction, and feminist struggle*, p.65-111

19. Silvia Federici, « Féminisme et politique des communs », dans *Genre et économie solidaire, des croisements nécessaires*, éd. par Isabelle Guérin, Isabelle Hillenkamp, et Christine Verschuur, Cahiers genre et développement (Genève: Graduate Institute Publications, 2020), p. 350

“ Si l’on entend une norme comme étant une tendance, une orientation, une règle, ou un statu quo, *autrement* se positionne alors à l’encontre ou en marge de celle-ci, établissant ainsi une dialectique. Néanmoins, cette position peut tout aussi bien être ambiguë. Qu’elle soit strictement prescription ou vaguement évocatrice, la norme définit ce qui est *autrement* comme tout ce qui opère en dehors de ses limites. Cependant, la dichotomie qu’invoque la norme peut-elle aussi naître en dehors de celle-ci, en faisant *autrement*? ”

L'Atelier Magazine EPFL, Call For Paper, *Autrement/Otherwise*, 2024



León Ferrari, *Heliografías, Cidade*, 1980
© 2024 The Museum of Modern Art, New York

“ La perspective féministe nous incite à prendre comme point de départ le dépassement de cet état d’inconscience pour entamer une reconstruction des communs. Pour que ces derniers puissent exister, il nous faut impérativement refuser de fonder notre mode de vie et notre reproduction sur la souffrance des autres et de considérer que nous sommes séparés de ces autres. Si la création d’un commun doit avoir un sens, elle doit consister à faire de notre propre personne un sujet commun. ”

Silvia Federici, « Féminisme et politique des communs », dans *Genre et économie solidaire, des croisements nécessaires*, éd. par Isabelle Guérin, Isabelle Hillenkamp, et Christine Verschuur, Cahiers genre et développement (Genève: Graduate Institute Publications, 2020), p. 350



N.S. Harsha, *We come, we eat, we sleep*, 1999-2001
© Queensland Art Gallery Foundation

Le féminisme de la deuxième vague, émergeant dans les années 1960 à 1970, s'est porté sur la compréhension et la reconnaissance des différences entre les hommes et les femmes. Cette approche diffère des féministes de la première vague, qui revendiquaient une égalité de statut, sans réellement remettre en question ce que signifie être une femme et être égale aux hommes.¹

Simone de Beauvoir affirme dans ce débat que l'homme, représentatif d'une humanité définie par la masculinité, définit la femme non pas en elle-même mais relativement à lui, n'étant ainsi pas considérée comme un être autonome. "Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu, elle est l'Autre."²

C'est contre la domination masculine induite par le patriarcat et toutes les autres formes de répressions contre lesquelles le mouvement féministe s'est opposé. Il a également révélé l'importance de la discrimination vécue au niveau personnel, popularisant ainsi le célèbre slogan selon lequel "le privé est politique".³

1. Jane Rendell dans Iain Borden, Barbara Penner, et Jane Rendell, *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*, 1re éd., Architext (London: Routledge, 2000). p.16
2. Simone de Beauvoir, *Le deuxième Sexe*, I, Éditions Gallimard, Folio Essais (Paris, 1976). p.17
3. Cette expression a été popularisée à partir de la version anglaise « *The personal is political* » une formulation énoncée par Carol Hanisch dans l'article « *Problèmes actuels : éveil de la conscience féminine. Le "personnel" est aussi "politique"* », article traduit en français dans *Partisans*, n°54-55, "Libération des femmes, année zéro", juillet-octobre 1970.

En ce sens, la conception générale du domaine politique s'est élargie en dénonçant les rapports de pouvoir et de domination présents dans toutes les facettes de la société, y compris dans la sphère privée.

Dans ce contexte de contestation, l'idée de *faire commun* au travers de nouvelles formes d'habiter est apparue significative. Ainsi, la convergence des luttes nous amène à considérer les revendications féministes de cette période, tant au sein de l'espace domestique que plus largement, dans la production de la ville capitaliste.

Pour saisir la portée politique, spatiale et sociale de l'émergence des formes de communs à travers les luttes urbaines, Luca Pattaroni les situe dans un double mouvement historique: "d'une part, l'important travail d'individualisation et de standardisation des manières de vivre et de se loger qui a marqué les XIX^e et XX^e siècles ; d'autre part l'explosion pratique et la mise en cause des alignements modernes induisant une métamorphose de nos territoires et de nos manières de vivre ensemble au quotidien".⁴

Renforcé par le rôle dominant de la bourgeoisie industrielle et de la généralisation du salariat, la modernité a conduit à un "alignement des rythmes du quotidien" au sein des différentes classes sociales. Cet alignement s'est étendu du domaine du travail aux modes de vie, oscillant "entre la quête d'émancipation individuelles et les exigences capitalistes".⁵

Un mouvement et une temporalité unique, imposé par le monde du travail, illustré par le célèbre 'métro, boulot, dodo', façonne non seulement les déplacements et les territoires mais également les structures domestiques. Les différentes formes

de logement, allant des grands ensembles des années 50' au système pavillonnaire individuel, reproduisent toujours le même modèle social et spatial "fondé sur l'individualisation de la famille nucléaire et la séparation des sphères de la vie domestique, publique et professionnelle, cellule de base de la reproduction d'un ordre tout à la fois moral et économique."⁶

Dans les années 60', la critique de la société dite 'bourgeoise' pointe du doigt la dimension spatiale de la domination capitaliste, mettant en lumière la "production de l'espace" comme un mécanisme crucial de reproduction du pouvoir en question. L'espace participe activement à la structuration de la société, nécessitant son intégration dans une pensée plus large de l'ordre social.⁷

L'extension grandissante de la ville, régie par des logiques marchandes inspirées d'un urbanisme dit 'rationnaliste' ou 'fonctionnaliste', devient alors le champ de bataille pour revendiquer un "droit à la ville".⁸

4. Luca Pattaroni, « *Actualité des résonances communautaires* » dans Line Fontana et David Fagart, *Renouveler la ville depuis l'intérieur*, Caryatide (HEAD, Genève, 2022). p.52

5. Ibid. p.53

6. Ibid.

7. Henri Lefebvre avance ici l'idée que la dimension spatiale joue un rôle essentiel dans la (re)production de l'ordre social, influençant à la fois les processus d'oppression et d'émancipation. La notion de "production de l'espace" offre une perspective théorique, comprenant la création des espaces - conceptuels et physiques - ainsi que les pratiques sociales liées à ces formes. "L'espace est perçu, conçu et vécu.", Luca Pattaroni, « *La trame sociologique de l'espace* », SociologieS, 16 juin 2016. p.1-6

8. Elena Cogato Lanza et al., *De la différence urbaine: le quartier des Grottes*, vuesDensemble (Genève: MetisPresses, 2013). p.11-13

Les luttes féministes et urbaines prennent diverses formes, notamment dans la recherche de la maîtrise de son propre corps et des rythmes du quotidiens, loin des normes hétérosexuelles conservatrices et du diktat capitaliste. “Le corps devient politique et par extension tout ce qui l’attache au monde et aux autres”.⁹

Dans ce contexte, la notion de communs émerge comme une résistance face à l’individualisme bourgeois et à la séparation rigide entre les sphères, tout en réaffirmant le désir de reconnecter avec son corps. Le mouvement squat, en plein cœur des luttes urbaines, incarne donc cette volonté de “renouer avec le pouvoir subversif de la vie communautaire.”¹⁰

Il représente à la fois une protestation contre la propriété privée et la spéculation immobilière et incarnent une autre façon de concevoir la notion de famille à travers l’expérience de formes de vie collectives.

Occuper des immeubles abandonnés voués à la démolition, au nom de la grande modernisation urbaine, est un acte militant mais offre également l’opportunité d’occuper l’espace domestique d’une manière différente qu’il en a été conçu.

Les immeubles sont réappropriés par leurs occupant·es. Les murs et les cloisons sont abattus pour créer des salles communes dédiées au partage quotidien, aux festivités et au rassemblement, là où l’ont établi les règles de la vie ensemble. Les typologies basées sur le modèle normatif familial se réinventent. Les serrures sont brisées et les seuils sont floutés. Les squats incarnent donc une volonté de déconstruire les normes standards établies dans une dimension autant spatiale que sociale.¹¹

Cependant, il est intéressant d’observer comment les dynamiques de genre se manifestent même au sein des espaces militants. Comme le témoigne les études de la sociologue Edith Gaillard sur l’émergence des squats féministes¹² en non-mixité au courant des années 1980 à 2000, les squats n’échappent pas aux situations de sexisme et de violence, reflétant l’organisation du pouvoir, la division sexuelle du travail et la distinction de genre.

C’est ainsi qu’une contestation est née au sein du milieu squat, où des collectifs féministes déterminés à établir d’autres formes d’existence en marges de la société, ont cherché à démontrer l’autonomie des femmes et des minorités des genres, en légitimant “toutes expressions de genre et toutes sexualités.”¹³

La non-mixité du squat offre aux résident·es l’opportunité de remettre en question les rôles stéréotypés qui leur sont assignés. Sans la présence d’hommes cisgenres¹⁴ hétérosexuels, les rôles traditionnels sont abolis, permettant à chacun·e d’être soi-même sans lutter constamment contre les attentes sociales associées à leur identité de genre.

9. Luca Pattaroni, « *La trame sociologique de l’espace* », *SociologieS*, 16 juin 2016. p.17

10. Luca Pattaroni, « *Actualité des résonances communautaires* » dans Line Fontana et David Fagart, *Renouveler la ville depuis l’intérieur*, Caryatide (HEAD, Genève, 2022). p.53

11. Ibid. p.54

12. Le terme “squat féministe” est adoptée en raison de la convergence des pratiques politiques, sociales et économiques, ainsi que du contexte coercitif dans lequel ces espaces de vie émergent. Les études de Edith Gaillard porte notamment sur des squats féministes en Allemagne (Berlin) et en France.

13. Édith Gaillard, « *Militer et habiter au sein de squats féministes. Parcours d’engagement “anarcha-féministe”* », *Agora débats/jeunesses* 80, no 3 (2018). p.71

14. Ce terme signifie que les personnes concernées identifient leur genre tel qu’ils leur a été assigné à la naissance.

Comme dans d'autres types de squat, les habitant·es s'investissent dans les tâches quotidiennes et domestiques afin de maintenir le lieu vivable, s'engageant ainsi dans divers travaux de manière collective. C'est ici que l'espace devient une prise où l'autonomie individuelle ou collective se construit par le fait de faire soi-même et de faire ensemble, permettant un échange de savoir-faire et leur mise en pratique. Cette approche déconstruit donc l'ensemble des normes attribués au travail, aux responsabilités, aux obligations et à l'autorité selon les distinctions de genre.¹⁵

L'engagement féministe de ce mouvement doit être compris à travers la reconnaissance de l'oppression quotidienne des femmes et des autres minorités de genre face à hétéronormativité d'un ordre social sexué et hiérarchisé.¹⁶

Les pratiques des résident·es peuvent être interprétées comme une volonté d'abolir l'existence d'une distinction de genre pour supprimer toute hiérarchie dans les rapports de pouvoir à la fois au sein d'un espace spécifique et plus largement dans la société. Edith Gaillard affirme que le genre produit de la différenciation spatiale et l'espace habité participe en retour à la construction des identités de genre.

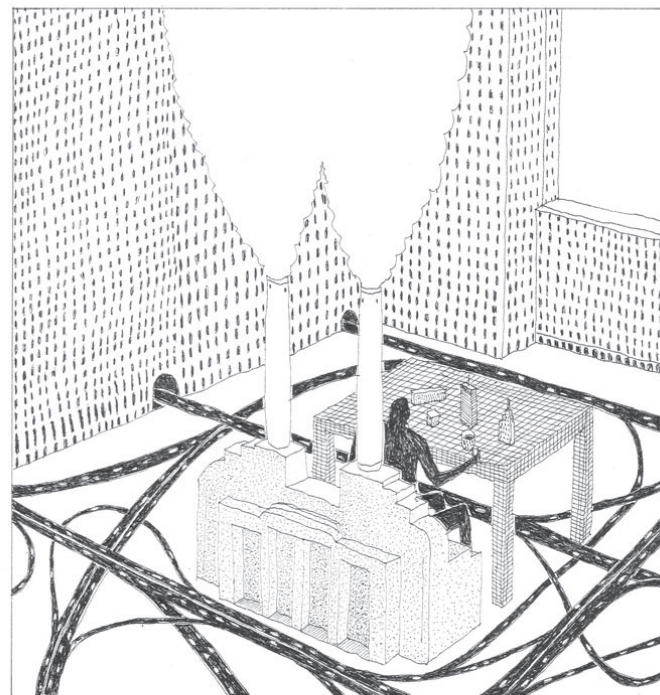
Afin de renverser les structures oppressive en place, comment pouvons-nous transcender la critique de la société patriarcale en utilisant de "la production de l'espace" comme moyen d'action et d'émancipation ?

15. Édith Gaillard, « *La recomposition des rapports de genre dans les squats féministes* », dans *Le monde privé des femmes : Genre et habitat dans la société française*, éd. par Catherine Bonvalet, Pascale Dietrich-Ragon, et Anne Lambert, Questions de populations (Paris: Ined Éditions, 2021). p.133-148

16. Édith Gaillard, « *Militer et habiter au sein de squats féministes. Parcours d'engagement "anarcha-féministe"* », *Agora débats/jeunesses* 80, no 3 (2018). p.70-73

“ Lutter contre la production de l’environnement, c’est questionner la pensée néolibérale qui en fait le sens unique de la vie, mais qui offre aussi des outils pour en sortir. ”

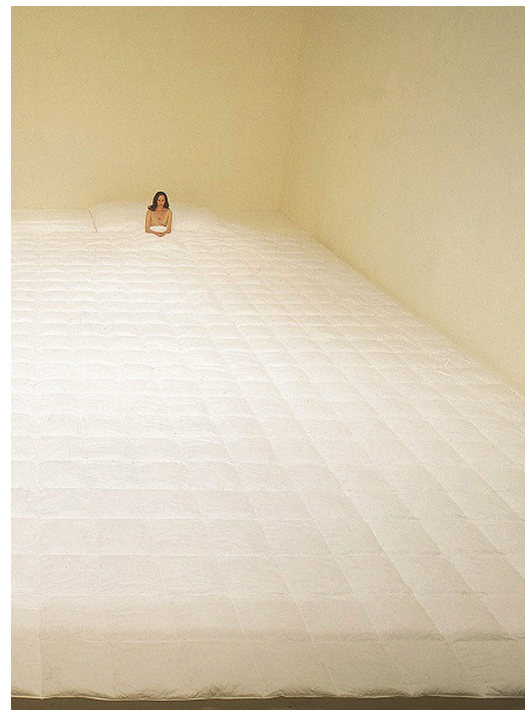
Nagy Makhoul, « *Défaire la cellule familiale* », Hanter l’urbanisation d’une architecture érotique, voyage dans la dissidence sexuelle, trounoir, numéro printemps 2023, 27 mai 2023.



Clément Masurier, *Chapitre Six : Brouillard matinal*, 2015
© Clément Masurier

“ La ville était l’endroit où les femmes allaient explorer des possibilités qui n’existaient pas dans les petites municipalités ou les collectivités rurales. Trouver un emploi. Se défaire des rôles sexués traditionnels. Échapper au mariage hétérosexuel et à la maternité. Poursuivre une carrière non conventionnelle, entrer dans la fonction publique. Exprimer son identité singulière. Se joindre à des causes sociales et politique. Fonder de nouvelles familles et bâtir de nouveaux réseaux d’amitié. Participer aux arts, à la culture et aux médias. Toutes ces options leur sont bien davantage offertes en ville. ”

Leslie Kern, *Ville féministe*, notes de terrain, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.21



Nelly Agassi, *Bedroom*, 2005
© 2024 Elephant Ephemera Ltd

“ En revanche, la violence domestique, l’agression sexuelle intime, l’inceste, la pédophilie et les autres formes de violence ‘privées’, pourtant bien plus fréquentes reçoivent beaucoup moins d’attention. D’un point de vue féministe, cette disparité sert à canaliser la peur des femmes vers l’extérieur, loin de la famille et de la maison, ce qui renforce les institutions patriarcales comme la famille nucléaire et la dépendance des femmes envers les relations hétérosexuelles en échange d’un semblant de sécurité. Voilà qui stigmatise et occulte d’autant plus la violence subie au sein de l’espace soi-disant sécuritaire que représente le foyer familial. ”

Leslie Kern, *Ville féministe*, notes de terrain, trad. par Arianne Des Rochers, Les Éditions du remue-ménage (Québec, Canada, 2022). p.171



Clément Masurier, *Chapitre Six : Brouillard matinal*, 2015
© Clément Masurier

“ Si agir *autrement* peut résulter d’une tentative bien intentionnée de perturber des récits établis, il est néanmoins important de prendre du recul et de prêter attention aux sources et aux conséquences d’un tel mouvement. Reconsidérer cela avec un regard critique permettrait alors d’en souligner le sens essentiel, et peut-être de créer un espace pour assumer une certaine position. ”

L'Atelier Magazine EPFL, Call For Paper, *Autrement/Otherwise*, 2024



Claire Trotignon, *Cooler than a plastic ruler ou dénouement topique encastré #1*, 2021
© Galerie 8+4

RENOUVELER LA VILLE DE L'INTÉRIEUR

Vers une architecture rabat-joie explore les liens entre l'architecture et la politique, proposant un discours critique, politique et féministe sur la question de l'habitat.

En plongeant au cœur de *l'horreur domestique*, cette exploration dévoile les rouages de la conception bourgeoise de l'habitat en tant qu'origine d'un modèle, relevant la persistance de celui-ci dans la (re)production d'espaces à habiter. Une vision hostile de l'intérieur, révélatrice des systèmes de domination s'installe sous le règne incontesté du capitalisme et du patriarcat.

Ainsi, quelle que soit la diversité des formes dans l'environnement construit, des logements ouvriers et sociaux à l'idéal de la maison individuelle, la promotion du modèle bourgeois persiste dans le monde occidental. Cet héritage s'est solidifié à travers la division sexuelle du travail, fortifiant une distinction à la fois physique et idéologique entre le travail productif et reproductif. Une distinction qui formalisa la séparation des sphères, s'étendant aussi bien à l'échelle de la domestique qu'à l'échelle de la ville.

Les mécanismes de ces systèmes d'oppression se manifestent à travers plusieurs institutions, avec en tête de file; la famille et le travail, comme structure fondamentale dans l'organisation générale de la société.

Malgré les avancées des mouvements d'émancipation et de libération, le 'mythe familial' constitue la pierre angulaire de la vision de l'ordre social défendu par les mouvements conservateurs. Par leurs assauts répétés contre les acquis des droits des femmes et des minorités de genres, ces derniers contribuent ainsi à maintenir ce mythe dans l'imaginaire

collectif. La famille nucléaire patriarcale en tant que norme sociale, continue donc d'influencer la manière dont la ville et l'habitat sont produits.

Nous devons confronter ce conservatisme idéologique et culturel et ces conséquences sur la spatialité de notre environnement. Une tâche ardue dont l'abolition¹ de la 'mystique familiale', pour reprendre les mots de ME O'Brien, serait encore plus menaçante pour certain·es que l'a été la découverte de la "mystique féminine" de Betty Friedman il y a près de 60 ans.²

À l'image des *suburbs* américains, une grille de routes où chaque parcelle correspond à une maison et chaque maison à une famille nucléaire. Au nom du principe de *privacy*, la famille, lieu de violence et d'interdépendance, agit comme un outil de contrôle séparant les corps les uns des autres, entre et au sein de celle-ci.

Nagy Makhoul expose dans «*défaire la cellule familiale*» comment cette dernière, dans sa dimension sociale et spatiale, devient un instrument de pouvoir de classe, qui engendre un urbanisme de l'individualisation par la séparation.³

1. M. E. O'Brien, *Abolir la famille : Capitalisme et communisation du soin*, trad. par Antoine Savona, La Tempête (Paris, 2023).
2. Betty Friedan, *The Feminine Mystique* (New York: W.W. Norton & Company Inc., 1963).
3. Nagy Makhoul, « *Défaire la cellule familiale* », trou noir, consulté le 11 janvier 2024.

Au-delà de la dimension architecturale, la portée de la critique s'étend plus largement à l'organisation du travail, à l'hétéronormativité de la famille et à la conception binaire du genre. Toutefois, comme nous l'avons vu, l'architecture est loin d'être neutre dans ce processus.

En tant qu'expression physique d'un ordre social, elle contribue de manière fondamentale à la sacralisation de ces institutions. Bien qu'un changement de paradigme ne peut se produire instantanément, il revient donc à chaque individu, aux architectes et urbanistes, de prendre conscience de ces réalités pour ne pas (re)produire l'horreur.

C'est pourquoi la figure féministe de la rabat-joie dans son rôle de "tuer la joie" intervient, celle qui vient se mettant en travers du bonheur des autres. Sara Ahmed exprime avec une pointe de sarcasme que la féministe présente dans la pièce démoralise tout le monde.

Non seulement en abordant des sujets aussi "accablants" que le sexisme, le racisme, le capitalisme ou encore le colonialisme, "mais aussi parce qu'elle révèle au grand jour que le bonheur a pour fondement l'effacement des signes de mécontentement. En un certain sens : elles contrarient le fantasme voulant que le bonheur soit accessible dans tels lieux et pas dans tels autres".⁴

Le malheur provoqué par les rapports de pouvoir, la violence et les conflits est souvent considérés comme la conséquence du malheur des féministes alors qu'en réalité, ils en sont la cause. Le féminisme, en tant que sujet obstiné, "c'est volontairement faire état de son désaccord, c'est se positionner en fonction d'un désaccord".⁵

Cette énoncé s'inscrit dans la poursuite de la révolution féministe à travers ; la révolution romantique de bell hooks et Gabrielle Richard au sein de la famille⁶, la révolution reproductive de Silvia Federici au sein du travail⁷ et la révolution domestique de Dolores Hayden au sein de l'habitat.⁸

En exposant les phénomènes sociaux et politiques violents à l'origine de la perception de l'espace domestique, l'intention est de pousser la réflexion au-delà de *l'horreur domestique* pour agir comme une porte d'entrée sur la possibilité de subversion de cet espace.

Vers une autre domesticité explore de manière non-exhaustive les réflexions et les tentatives historiques de repenser l'habitat. L'une des stratégies évoquées montrent l'importance de la notion de commun, comme moyen pouvant créer une rupture avec les structures sociales et spatiales existantes.

4. Sara Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », *Cahiers du Genre* 53, no 2 (2012). p.83
5. Sara Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », *Cahiers du Genre* 53, no 2 (2012). p.91
6. bell hooks, *À propos d'amour*, trad. par Alex Taillard et Florence Zheng, Editions Divergences (Paris, 2022). et Gabrielle Richard, *Faire famille autrement*, Binge Audio Éditions, La collection sur la table (Paris, 2022).
7. Silvia Federici, *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*, Common Notions (Oakland, CA, Brooklyn, NY, London: PM Press ; Common Notions : Autonomedia, 2012).
8. Dolores Hayden, *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*, trad. par Phoebe Hadjimarkos Clarke, Editions B42, Collection Façons (Montreuil, Paris, 2023).

Les normes de genre sont figées dans la configuration concrète de l'espace, notamment dans les typologies d'habitation et plus largement dans l'ensemble du patrimoine bâti. L'héritage construit reflète aujourd'hui des réalités sociales et spatiales obsolètes dont nous avons fini par considérer comme allant de soi. Si les individus ne peuvent pas adapter leur espace de vie à leurs besoins, ils et elles adapteront leurs besoins à leur espace de vie.

Face à cela, le potentiel offert par le patrimoine bâti et son "renouvellement" reste sous-estimé, mais alors comment "déstandardisé" le standard et faire valoir les opportunités inhérentes à sa transformation ?

L'idée d'un renversement de l'intérieur offre le cadre idéal vers la redéfinition de notre rapport à la domesticité, en défiant les normes établies du foyer, de la famille et du genre.

Faire de l'intérieur ; un *autre* intérieur, un *autre* espace domestique, un *autre* foyer, une *autre* famille, une *autre* conception du genre ou peu t'être le croisement de toutes ces dimensions.

Ahmed, Sara. « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) ». *Cahiers du Genre* 53, no°2 (2012): 77-98.

angela-d.be. « Angela D. asbl ». Consulté le 10 janvier 2024. <https://angela-d.be/fr/>.

Ariès, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Points. Histoire H20. Paris: Ed. du Seuil, 1975.

Aureli, Pier Vittorio, et Maria Shéhérazade Giudici. « Familiar Horror: Toward a Critique Of Domestic Space ». *Log*, no°38 (2016): 105-29.

Beauvoir, Simone de. *Le deuxième Sexe, I*. Éditions Gallimard. Folio Essais. Paris, 1976.

Borden, Iain, Barbara Penner, et Jane Rendell. *Gender Space Architecture: An Interdisciplinary Introduction*. 1^{re} éd. Architect. London: Routledge, 2000.

Bourdon, Valentin. *Les occurrences du commun: vers de nouvelles homogénéités urbaines*. vuesDensemble. Genève: MétisPresses, 2021.

Cogato Lanza, Elena, Luca Pattaroni, Barbara Tirone, et Mischa-Sébastien Piraud. *De la différence urbaine: le quartier des Grottes*. vuesDensemble. Genève: MetisPresses, 2013.

critiques, Abécédaire des savoirs. « Féminisme "rabat-joie" ». Mediapart, 13 mars 2022. <https://blogs.mediapart.fr/abecedaire-des-savoirs-critiques/blog/130322/feminisme-rabat-joie-0>.

Dogma. *Living and Working*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press, 2022.

Eleb, Monique. « Naissance et évolution des espaces de l'intime en France ». *Dix-Neuf* 25, no°2 (3 avril 2021): 99-110.

Eleb, Monique, Anne Debarre-Blanchard, Monique Eleb, Certificat d'études approfondies en architecture (France) Architecture domestique Colloque, et Espaces et Intimités Colloque La Maison. « La maison: espaces et intimités : colloque, Paris, novembre 1985 ». In extenso 9. Paris: Ecole d'architecture Paris-Villemin, 1986.

Eleb, Monique, et Estelle Thibault. « Écrire une histoire de l'architecture de la vie privée », 30 décembre 2021.

Federici, Silvia. *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. Éditions Senonevero et Entremonde. Marseille/Genève-Paris, 2014.

Federici, Silvia. « Féminisme et politique des communs ». In *Genre et économie solidaire, des croisements nécessaires*, édité par Isabelle Guérin, Isabelle Hillenkamp, et Christine Verschuur, 335-50. Cahiers genre et développement. Genève: Graduate Institute Publications, 2020.

Federici, Silvia. *Le capitalisme patriarcal*. Paris: La Fabrique éditions, 2019.

Federici, Silvia. *Par-delà les frontières du corps, repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*. Traduit par Léa Nicolas-Teboul. Editions Divergences. Hors collection. Paris, 2020.

Federici, Silvia. *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*. Common Notions. Oakland, CA, Brooklyn, NY, London: PM Press ; Common Notions : Autonomedia ; Turnaround [distributor], 2012.

Fontana, Line, et David Fagart. *Renouveler la ville depuis l'intérieur*. Caryatide. HEAD, Genève, 2022.

Friedan, Betty. *The Feminine Mystique*. New York: W.W. Norton & Company Inc., 1963.

Gaillard, Édith. « Berlin : le squat comme outil d'émancipation féministe ». *Métropolitiques*, 28 mai 2012. <https://metropolitiques.eu/Berlin-le-squat-comme-outil-d.html>.

Gaillard, Édith. « La recomposition des rapports de genre dans les squats féministes ». In *Le monde privé des femmes : Genre et habitat dans la société française*, édité par Catherine Bonvalet, Pascale Dietrich-Ragon, et Anne Lambert, 133-48. Questions de populations. Paris: Ined Éditions, 2021.

Gaillard, Édith. « Militer et habiter au sein de squats féministes. Parcours d'engagement "anarcha-féministe" ». *Agora débats/jeunesses* 80, no°3 (2018): 70-84.

Ghorra-Gobin, Cynthia. « La maison individuelle au prisme de l'historiographie anglo-américaine : un contraste marqué entre le XXe et le XXIe siècle ». *SociologieS*, 21 février 2017.

Hayden, Dolores. *La Grande Révolution Domestique : une Histoire de l'Architecture féministe*. Traduit par Phoebe Hadjimarkos Clarke. Editions B42. Collection Façons. Montreuil, Paris, 2023.

Hayden, Dolores. *Redesigning the American Dream: The Future of Housing, Work, and Family Life*. Rev. and Expanded. New York: W.W. Norton, 2002.

Hayden, Dolores. « Two Utopian Feminists and Their Campaigns for Kitchenless Houses ». *Signs* 4, no°2 (1978): 274-90.

hooks, bell. *À propos d'amour*. Traduit par Alex Taillard et Florence Zheng. Editions Divergences. Paris, 2022.

Kern, Leslie. *Ville féministe, notes de terrain*. Traduit par Arianne Des Rochers. Les Éditions du remue-Ménage. Québec, Canada, 2022.

Makhlouf, Nagy. « Défaire la cellule familiale ». trounoir. Consulté le 11 janvier 2024. <http://www.trounoir.org/Defaire-la-cellule-familiale>.

Mies, Maria. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*. Third World Books. London, Atlantic Highlands, N.J., USA: Zed Books ; Distributed in the U.S.A. and Canada by Humanities Press, 1986.

O'Brien, M. E. *Abolir la famille : Capitalisme et communisation du soin*. Traduit par Antoine Savona. La Tempête. Paris, 2023.

Paravicini, Ursula. « Femmes et architecture domestique : une histoire matérielle de l'habitat ». Lausanne, EPFL, 1988.

« Paterfamilias | Etymology of Paterfamilias by Etymonline ». Consulté le 13 janvier 2024. <https://www.etymonline.com/word/paterfamilias>.

Pattaroni, Luca. « La trame sociologique de l'espace ». *SociologieS*, 16 juin 2016.

Puigjaner, Anna. « Towards a Diffuse House ». e-flux Architecture, juillet 2020.

Richard, Gabrielle. 2022. *Faire famille autrement*. Binge Audio Éditions. La collection sur la table. Paris.

Shorter, Edward. *Naissance de la famille moderne: XVIIIe-XXe siècle*. Points. Histoire H47. Paris: Ed. du Seuil, 1981.

Tattara, Martino, et Pier Vittorio Aureli. *Loveless: The Minimum Dwelling and Its Discontents*. Milano, Italia: Black Square, 2019.

Weisman, Leslie Kanes. *Discrimination by Design: A Feminist Critique of the Man-Made Environment*. Urbana [etc: University of Illinois Press, 1992.

Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. 10/18 2801. Bibliothèque 10/18. Paris: Denoël, 2012.

Merci à Yves pour les échanges et les réflexions partagées, qui ont su m'orienter et me désorienter.

Merci à Dieter et Ruben pour le suivi et l'organisation des workshops.

Merci à Mike, Amélie, Alice, Charles, Yann, Romain, Battsooj, Tiago, Sandrine, Pauline, Louis, Frederico, Barbara, Mathilde, Matteo, Capucine, Harry, Mariette et Thomas pour leur soutien et leur aide, de loin ou de près.

